



# DES AVANTAGES QUE LA RELIGION CATHOLIQUE PROCURE AUX INDIVIDUS ET AUX PEUPLES

SUIVIS DE QUELQUES CONSEILS AUX ÉTUDIANTS

---

CONFÉRENCE DONNÉE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU COLLÈGE  
DE SAINT-BONIFACE (MANITOBA).

---

*(Suite et fin).*

---

Nul ne peut rester étranger à ce perpétuel conflit des forces contradictoires qui se disputent le monde. Cela doit se dire surtout de l'homme instruit.

L'on peut, en deux ou trois mots, résumer le devoir de chacun: c'est l'action, faite d'exemple, de travail et de combats. Il faut opposer l'action catholique à l'action des sectaires. Cette action n'est pas toujours victorieuse. Mais l'on peut, — et c'est le moins que l'on doive faire, — montrer ce que l'on est et proclamer la vérité, la vérité intégrale, sans l'outrer, mais sans l'affadir non plus.

Pour cette action, il faut une préparation. Ni l'homme mûr ni le vieillard ne sont exempts de ce travail. Toutefois, vous conviendrez, n'est-ce pas, que le temps de la jeunesse est tout spécialement propice à l'étude et à la formation du caractère. Par l'étude on acquiert des connaissances et l'on discipline son esprit. Par la formation du caractère nous nous construisons à nous-mêmes un rempart qui nous protège contre les défaillances d'une paix trompeuse, et aux pieds duquel viennent également s'a-

mortir les assauts soudains comme les efforts des grands combats.

La science et le caractère sont deux des armes les plus précieuses dans les luttes de la vie. Elles sont à la fois agressives et résistantes. Vous êtes ici, jeunes gens, pour vous en munir. Ceux qui sont en dehors comptent sur vous pour défendre dans l'avenir leur foi catholique, les institutions qui sont ses organes et les intérêts sociaux qui s'y rattachent.

\* \* \*

Je dis dans l'avenir; car, c'est, à mon humble jugement, une grande erreur pour un adolescent, encore assis sur les bancs du collège, de se mêler aux acrimonies des luttes extérieures.

D'abord, veuillez m'en croire et me pardonner ma franchise un peu brutale: sauf d'assez rares exceptions, il ne rend service à personne et pour le moins il s'expose à se faire à lui-même un grand tort.

En supposant même qu'on ne pourrait à la rigueur lui reprocher de négliger extérieurement ses études, il est certain que son esprit n'est plus dans les conditions de calme nécessaire à l'extraction, à l'analyse et à l'agencement normal des trésors intellectuels qu'il est venu chercher au collège. Mais il y a autre chose. Ce contact prématuré de l'écolier avec les hommes, les faits et rassemblements tumultueux de la politique militante, développe chez lui des ardeurs inconsidérées, des enthousiasmes et des mépris également excessifs et parfois irrationnels, des exubérances de forces physiques ou normales qui accentuent plutôt qu'elles ne corrigent ses défauts de caractère, qui lui font apercevoir enfin sous un angle faux tout ce qui s'agite autour de lui; et, d'une aventure à l'autre, sent un germe étrange grandir en son âme; il brûle de quitter l'asile où l'ont sagement conduit la tendresse, la sollici-

tude et les sacrifices de sa famille; enfin, à moins qu'une main ferme ne vienne l'arrêter sur le seuil de son *alma mater*, il se jette à la dérive et va s'échouer sur les plages où s'agite le vulgaire.

Encore une fois, il y a des exceptions à ces destinées banqueroutières, mais c'est la règle.

\* \* \*

Oh! loin de moi la pensée de vouloir intempestivement enrayer l'action de la jeunesse ou comprimer ses élans; je ne méconnais point sa valeur ni la noblesse de ses sentiments; mais c'est précisément parce que nous l'aimons, parce que nous lui voulons et que nous en attendons du bien que nous désirons qu'elle arrive à l'époque de porter des fruits sans avoir au préalable subi la morsure de la cognée. Nous voulons qu'elle pousse droit et qu'elle se couvre d'un feuillage clair, verdoyant et robuste. Le jardinier qui veut avoir de beaux et de bons fruits émonde ses vergers, arrose le pied des arbres et en détache même les fleurs qu'il juge de surcroît afin de laisser aux autres la sève qui doit les nourrir et en faire une moisson de choix. Ainsi doit-il en être du traitement de l'enfance. Car, il ne s'agit ici, en effet, que de l'enfance et de la première adolescence.

\* \* \*

Messieurs, pour que la préparation dont nous parlons — j'entends celle que le collège peut vous donner — soit complète, vous devez finir votre cours d'études.

Les deux années de philosophie qui viennent couronner vos labeurs d'écolier sont-elles donc absolument nécessaires au succès dans la vie? Le prétendre serait une exagération. Il y a une foule d'hommes honorables qui ont réussi par leur seule intelligence des affaires à se créer des positions enviables dans la société. Mais de ceux-ci, com-

bien sont arrivés à ce que l'on appelle les sommets? Il y en a, certes, et je suis bien heureux de pouvoir le constater. Cependant, l'on peut dire d'eux qu'ils sont rares: *rari nantes in gurgite vasto*.

Je ne vais donc pas jusqu'à l'affirmation que, sans un cours de philosophie, il est impossible de se tailler une place dans le monde; il faut néanmoins dire, d'abord, que ces études auraient été bien utiles même à ceux qui, dans leur carrière, réussissent sans cette préparation et, en second lieu, qu'elles sont nécessaires à quiconque veut atteindre le haut de la montagne et prendre une part décisive à la solution des grands problèmes qui naissent de l'incessante activité du cerveau humain. Et ces problèmes nous environnent et nous pénètrent chaque jour davantage en notre propre pays.

Autrefois, nul ne pouvait entrer dans les corporations ouvrières s'il n'avait, outre son apprentissage, fait un certain nombre d'années de compagnonnage et produit une œuvre de maîtrise. Aussi, à cette époque, presque tous les ouvriers étaient des artistes. Voyez la différence aujourd'hui! Très rares sont les œuvres comparables à celles des temps anciens.

Les classes de philosophie sont aux études ce qu'était autrefois à l'ouvrier son entraînement pour l'œuvre qui devait consacrer son habileté. C'est la leçon complémentaire, la leçon de sagesse, venant après les humanités, empreintes de charmes comme un long voyage à travers les grandeurs de l'histoire et les beautés de la littérature et nécessaires à l'ouverture de l'intelligence, à la formation du goût, du style, mais admettant dans une large mesure les opérations de la mémoire et de l'imagination. Le propre de la philosophie est, au contraire, de ramener toutes les facultés à la juste perception des choses et de tracer au raisonnement des règles qui sont comme la route encadrée de fer sur laquelle le convoi se meut avec une sûreté sinon parfaite, du moins pratiquement suffisante.

Beaucoup de théories fausses et subversives, sans parler des idées saugrenues poussant un peu partout, ont été lancées sur le monde par des hommes dont les études ont été mal dirigées ou prématurément tronquées et qui sont allés prendre subséquemment leur philosophie non plus dans saint Thomas, mais dans Alexandre Dumas ou Victor Hugo.

Triste école, mes jeunes amis!

Non point que je veuille contester le génie poétique du second ou les talents du premier comme romancier! Bien qu'à mon avis, l'on ne perde absolument rien à ne jamais ouvrir un livre de Dumas, je ne voudrais pas dire la même chose de Victor Hugo. Celui-ci a semé dans presque tous ses ouvrages des joyaux superbes dont on ferait, en les détachant avec soin des scories auxquelles ils sont mêlés, un écrin littéraire des plus éblouissants. Mais à prendre en bloc leur œuvre, il faut convenir qu'ils y ont l'un et l'autre — et combien d'émules ils comptent — introduit des choses abominables, propres à contaminer le cœur des adolescents et à fausser leur esprit.

Cette bibliothèque n'est donc pas celle où l'écolier doit aller chercher les jouissances ou le profit qu'il espère se procurer par la lecture.

Et cependant, il faut lire. Quel que puisse être notre lot dans la vie, il faut trouver des loisirs pour orner notre intelligence en nous assimilant les tours et les beautés littéraires ou les vérités philosophiques répandus à profusion dans une multitude d'ouvrages irréprochables.

Ils existent, en effet, ces livres!

A quoi peut-il servir d'en ouvrir d'autres!

Serait-ce sous le prétexte assez souvent mis en avant qu'il faut connaître l'erreur pour être en état de la réfuter?

Le raisonnement est spécieux, mais il ne tient pas debout.

Je conçois que des hommes mûrs, doués d'aptitudes spé-

ciales ou appartenant à des carrières qui les désignent naturellement pour l'assaut des redoutes édifiées par l'erreur, soient dans la nécessité de subir le contact des immondices ou d'accepter, avec ses dangers et ses ennuis, la corvée de déchiffrer avec soin les thèses outrageantes ou impies dont regorgent tant de livres! Mais nous, qui appartenons au commun des mortels, qu'avons-nous besoin d'exposer notre cœur et notre foi aux périls d'un pareil exercice? Connaissons bien d'abord la vérité, disciplinons nos facultés intellectuelles, établissons en nous un esprit droit, et ce sera généralement assez pour nous mettre en position de confondre les erreurs qui voudraient nous heurter.

Mais ceci me ramène à ma proposition: vous devez finir vos études, car la discipline intellectuelle et la connaissance approfondie de la vérité ne s'acquièrent que sous des maîtres; et c'est au terme de votre cours que vous pouvez, grâce à vos connaissances antérieurement acquises et à l'âge qui vous est venu, le mieux vous assimiler l'enseignement de vos professeurs. Quand vous serez laissés à vous-mêmes, ne cédez point au prurit de la curiosité ou d'une inclination moins noble encore. Laissez à d'autres d'enliser leur esprit dans des pages où fourmillent les thèses erronées ou tout au moins étranges et risquées. Avec encore plus de soin, ne faites pas l'honneur aux romanciers naturalistes de lire leurs productions fétides. En protégeant votre cœur, vous aurez fait plus grande et plus nette la lumière de votre tête. Dans toutes les branches des connaissances humaines, vous trouverez à satisfaire votre amour du beau et du vrai sans désobéir à l'Eglise et à Dieu, sans salir votre âme. Il y a des œuvres pleines de sève chrétienne, d'imagination chaste et d'un style à la fois savoureux, limpide, alerte et classique; il y en a d'anciennes, il y en a de modernes. Le domaine des arts et des sciences de toute nature a été fouillé par des auteurs catholiques. C'est à ceux-ci que vous devez don-

ner votre préférence, ou mieux, votre culte. Lisez les Ecritures Saintes; il y a là des beautés ravissantes, une poésie venue du ciel. Lisez les Evangiles; vous y trouverez jusque de la politique, et de la bonne. Lisez avec amour et respect les Encycliques du Pape; les questions fondamentales et les grands problèmes sociaux de notre temps y sont posés et résolus avec science, ampleur et autorité. Lisez l'histoire, celle de notre pays particulièrement. Ne craignez pas de retourner à Corneille et Racine, à Massillon, Bossuet et Bourdaloue. C'est à cette école que s'est formé Louis Veillot, l'un des plus grands écrivains du siècle. Combien d'autres il serait facile d'indiquer, aussi bien parmi les contemporains que parmi les anciens. Mais cette conférence ne doit pas finir par une page de catalogue. Et je quitte cet ordre d'idées en vous répétant un conseil que j'ai lu je ne sais plus où: il ne faut pas lire les bons livres, il ne faut lire que les meilleurs.

\* \* \*

Quelle vaste et solide érudition le jeune homme peut acquérir ainsi. Si l'on ajoute à cela le soin qu'il aura pris de relever et d'affermir son caractère, l'habitude qu'il aura cultivée de marcher droit, d'être probe, poli, réservé, gentilhomme, il se trouvera convenablement préparé aux œuvres de l'action catholique. Il pourra résister aux ensorcellements de l'argent comme aux sophismes de toutes les écoles philosophiques, littéraires ou politiques dont le but tend à faire de la morale une chose différente de la religion ou qui, tout au moins, vise à nous apprendre de nous en passer. Telle la fameuse et mensongère théorie de la neutralité, en vertu de laquelle le diable doit avoir son couvert mis à la table des croyants; neutralité dans la gouverne des peuples, neutralité dans les institutions, neutralité dans l'école, neutralité dans les hôpitaux, neutralité dans la famille; chrétiens, bouddhistes, mahomé-

tans, juifs, orthodoxes et hérétiques, tous sur les mêmes bancs, tous buvant à la même coupe, tous puisant la même instruction dans les mêmes livres; et alors, pourquoi pas tous dans le même temple? Car enfin, il faut être logique. Tout se lie dans le monde, car tout a été créé avec nombre, poids et mesure.

Remarquez bien, il n'y a que deux temples sur la terre, celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et celui de l'Ange rebelle. Or, le Sauveur a dit: "qui n'est pas avec moi est contre moi."

Méfiez-vous! Si vous permettez à l'erreur de circuler aux alentours de votre maison, elle se fauilera bientôt dans les couloirs. Et quand elle sera là, croyez-vous qu'avec ses allures de serpent, qui rampe aussi bien dans la fange qu'à travers les fleurs, elle se fera faute de pénétrer plus avant, dans les salons et jusque dans les alcôves?

\* \* \*

La neutralité, messieurs, c'est l'acheminement à l'infidélité. En d'autres termes, c'est la société livrée sans défense à tous les déchainements des passions, aux instincts de l'égoïsme, aux brutalités du despotisme, au renversement de la morale.

L'action catholique doit se mettre en travers de cette avalanche, dont la marche est à la fois rapide et terrifiante.

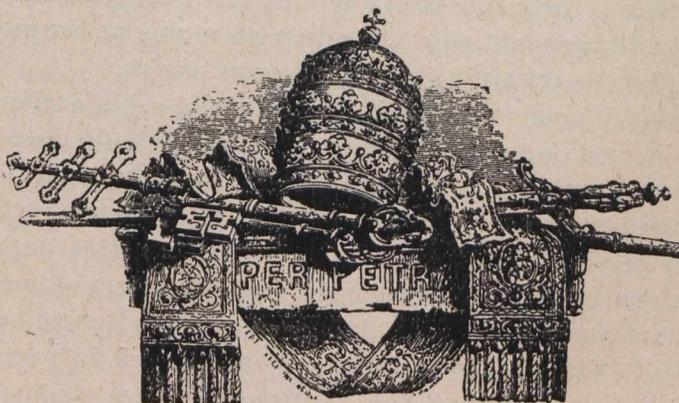
Il ne faut pas croire que la tâche soit aisée. Les obstacles sortent de partout, de nos rangs comme de ceux des ennemis déclarés. Vous en serez stupéfiés parfois; n'en soyez que plus dévoués, plus fermes, et plus vigilants.

La première arme, c'est la foi, la foi pratiquante. Quand celui qui la possède ne peut faire davantage, il sert au moins d'exemple. Mais le savoir est aussi un glaive. Tout le monde ne peut ceindre ce glaive. Vous, néanmoins, les

priviliégiés, que la Providence est allée chercher au milieu de tant d'autres, pour vous ranger autour des religieux savants et dévoués qui sont vos maîtres, votre devoir d'aujourd'hui est de travailler à l'acquisition de cette science, à vous forger ces armes. Celui de demain sera de prendre la place des défailants et des morts.

C'est un beau rôle que d'être les instruments de l'action catholique. Permettez à tous ceux qui vous portent intérêt, d'espérer que c'est là votre grande ambition.

*T.-A. Bernier.*



## MARYA KONOPNICKA

---

“ Dieu a fait la patrie, et, pour y attacher plus fortement les âmes, il l'a pétrie avec ce qu'il y a de plus doux et de plus auguste sur la terre : les larmes et les souvenirs, — larmes versées sur ses infortunes, souvenirs de ses grandeurs. ” — *Annales de l'Union Catholique de l'île Maurice.*

**R**IEN n'est plus grand ni plus émouvant que le spectacle d'une nation écrasée par la tyrannie mais qui ne veut pas mourir. Pour nous Canadiens ce spectacle nous émeut d'autant plus que nous avons lutté contre cette tyrannie, et si nous avons triomphé d'une manière relativement facile, c'est que Dieu nous avait ménagé des moyens qu'il semble refuser à la malheureuse Pologne. Incapable de secouer le joug qui pèse sur elle, elle lutte admirablement et efficacement pour conserver au moins sa langue et nous offre une exemple que nous devons suivre.

Si nous jetons un regard sur l'ensemble des écrivains polonais contemporains, nous serons étonnés du nombre de femmes qu'on y rencontre. Il ne serait pas difficile d'en nommer une soixantaine. Patriotes ardentes, esprits souples et se prêtant à la plus haute culture, très impressionnables et très enthousiastes, les femmes polonaises ont, dans les luttes et les duretés de la vie quotidienne, plus de loisirs que les hommes. Aussi, depuis le partage de la Pologne, à côté des héroïsmes et des vertus civiques dont elles font preuve à chaque occasion, elles montrent le plus sûr, le plus jaloux amour des traditions nationales; ce sont elles surtout qui inculquent à leurs enfants cette belle langue, chassée des écoles et de tous les

établissements publics, et qui reste quand même un merveilleux instrument d'expression écrite pour tant d'œuvres et de chefs-d'œuvre.

Ce rôle d'intermédiaire entre deux générations renforce encore leurs capacités créatrices. Le siècle dernier a vu naître entre autres en Pologne (en 1846) une femme qui, par certaines de ses qualités, touche au génie, Mme Marya Konopnicka, dont la nation entière vient de fêter le jubilé littéraire, doit être mise plus qu'au premier rang, hors du rang, comme chef du bataillon sacré de ses poètes contemporains.

L'époque où elle a commencé à chanter, vers 1877, semblait demander un véritable poète. La prostration fort naturelle qui suivit le désastre de la dernière insurrection polonaise (1863), avait suggéré à quelques publicistes, séduits par une science, que d'ailleurs ils ne connaissaient guère, une philosophie bourgeoise qui pourrait se résumer en ce vœu: "Enrichissons-nous, c'est le seul salut!" Ce n'était point là l'opinion du pays entier, ni même de ses meilleurs esprits. Mais ce système de sauvetage utilitariste fit un tel bruit, souleva un tel scandale, que quelques-uns y virent l'expression même de la conscience nationale. Heureusement cette conscience n'a été ni endormie, ni étouffée; elle se recueillait pour s'affermir.

Evitant cet errement matérialiste, Mme Konopnicka est allée "la nuit, par un chemin marqué de larmes humaines", elle est allée "directement à cette pauvre chaumière qui, par sa misère, se détache d'une manière tranchante des mots d'ordre criards, des divisions et des querelles". Elle a vu, là, chez le paysan polonais, tant de larmes, de peines et de tristesses, que, dès lors, son cœur ne connaîtra plus la tranquillité, il reviendra toujours et de partout à cette pauvre chaumière et le chant qui sortira de son luth passera par toute la gamme infinie des plaintes, depuis les vagissements souffrants jusqu'aux sanglots

longs, monotones, désespérés. Sa sensibilité, influencée impérieusement par la misère des humbles et des délaissés, a introduit dans la poésie polonaise un ton qui, s'il n'était pas tout à fait nouveau, a sonné pour la première fois avec une telle amplitude. Mme Konopnicka l'a enrichi, d'ailleurs, d'une note toute spéciale qui, jamais jusque-là, ne s'était révélée en Pologne avec une telle perfection: c'est une immense tendresse féminine qui enveloppe toutes les manifestations brutales et cruelles de la vie, d'un profond et doux sentiment, de gémissements en sourdine, de plaintes chuchotées, de mélopées touchantes. "Je parcourrai — dit-elle — chaque mansarde de misère. Je passerai sur les cœurs, comme un songe serein, sur les pensées, comme une étoile qui clignote au loin. Et je ferai ainsi le tour de la terre entière, et je cueillerai des larmes comme une amère rosée et les porterai dans mes mains aux rayons lointains de l'aurore matinale." Elle voudrait être un bouleau planté près de la chaumière, un bouleau qui "frissonne avec la chanson de la chaumière et pleure avec ses pleurs". Infatigable, elle suit le paysan dans son champ, elle est aux écoutes des nostalgies et des craintes de la mère, elle recueille les plaintes et les chagrins de l'enfant, connaît toutes les pensées du peuple, entend le battement de son cœur, se façonne à son rythme et s'accoutume si bien à son langage qu'une grande partie de ses strophes pourraient être chantées par le peuple.

Cette communion intime avec la misère aurait pu donner au lyrisme de Mme Konopnicka le sens d'une aveugle soumission à la destinée, d'une nécessité obscure, soumettant à l'exploitation ceux qui "restent muets et forts de leur mutisme". Mais la poétesse est partie d'une classe sociale élevée pour descendre jusqu'à la misère et elle ne l'oublie jamais. Elle oppose constamment le monde des puissants au monde des miséreux; et ce lui est le motif d'une grande quantité de superbes "tableaux" poétiques.

L'antithèse y est quelquefois trop visible. Mais ces petits poèmes de portée sociale sont très populaires en Pologne.

La lyre de Mme Konopnicka n'a pas le droit de faire retentir toutes ses cordes. Les plus fortes sont immobilisées par la censure et c'est à peine si une petite série de ses chants patriotiques a été publiée sous le titre expressif: *Damnata* (Pages condamnées). Les autres doivent exprimer beaucoup avec les paroles les plus vagues possible. Mais le souffle le plus délicat qui effleure des cordes prisonnières, venu de la vie, des souvenirs, des cordes voisines, leur arrache un murmure, *fleBILE nescio quid*, et on peut percevoir toujours ce chant éolien. C'est l'amour ardent, enflammé, exalté, de la Patrie qui fait l'harmonie de toutes les chansons de Mme Konopnicka.

Un tel poète ne peut pas chanter l'amour. On a dit de l'amour que c'est "un ardent oubli de tout le reste" et Mme Konopnicka n'oublie jamais ce "reste" du monde. Elle a composé quelques idylles, pleines de candeur, quelques dissertations poétiques sur l'amour idéal, mais le pouvoir d'Eros lui est à peu près inconnu. "Ce n'est pas vous, ô rossignols — explique-t-elle — que je viens accompagner, je ne viens pas fleurir avec toi, ô rose, au bord du chemin, par lequel passent des milliers de tristes vivants, emportés par un orage déjà séculaire... Je ne viens pas pour me réveiller avec toi, ô soleil, qui brilles également serein et clair, que les esprits flamboient ou s'éteignent. Mais je viens pour pleurer avec toi, ô Homme!"

Mme Konopnicka est une grande travailleuse. Elle est douée de cette fécondité qui, lorsqu'elle est jointe à une vocation véritable, est le signe de la souveraineté intellectuelle. Croyant que "le poète se révèle au critique exactement comme la nature se révèle au poète", elle a écrit quelques études de critique admirative, dont les deux premières, sur Asnyk et Mickiewicz, comptent parmi les chefs-d'œuvre du genre. L'intuition s'exprime ici

dans des termes si parfaits, que cette étude qui n'est qu'une "révélation d'un secret ouvert", constitue par elle-même une belle œuvre. Les mêmes qualités subsistent dans ses commentaires poétiques sur le *Cyrano*, de M. Edmond Rostand, sur *Jules II*, de Kalczko et sur *les Chevaliers teutoniques*, de Sienkiewicz. Libre à vous de ne point partager les enthousiasmes de l'auteur, mais on ne reste jamais indifférent devant cette prose merveilleuse de coloris. En rappelant les scènes et les épisodes qu'elle affectionne particulièrement, elle les raconte d'après sa vision propre et recrée ainsi le thème d'autrui en le surpassant presque toujours par la magnificence de son style.

C'est la forme aussi qui frappe le plus dans les soixante contes et nouvelles que Mme Konopnicka a publiés jusqu'à présent. Ils sont presque tous consacrés à des pauvres gens, à des humbles et à des miséreux, et dans cette triste et mélancolique galerie, les femms tiennent la plus grande place. Dans la description des détails de leurs aventures, l'effort vers la vérité réaliste est assez mince. Le geste romantique y prédomine avec le goût d'un pathétique qui ne craint pas l'exagération.

Les jeunes filles sacrifiées, les idéalistes vivant du souvenir du "grand empereur" (Napoléon), les juifs maltraités injustement, les vieilles femmes philosophes, rêvant à la mort comme au bonheur suprême, les demi-fous et les demi-folles exprimant par leurs propos saugrenus l'ironie amère des choses, les enfants abandonnés, les soucis quotidiens qui provoquent des drames poignants, les prisonniers, les contrastes saisissants de la joie et du malheur — voilà les thèmes les plus fréquents de Mme Konopnicka. Elle accompagne toujours ces victimes de la vie d'une pitié tendre, et en ce don des larmes, émouvant et suave, en cette pieuse pratique de la religion des souffrances humaines consiste peut-être le sujet principal de ses contes.

Un moment est venu où la poétesse a éprouvé le besoin de quitter pour quelque temps son pays de tombeaux et de deuils, où elle a voulu respirer librement. Après avoir si longtemps arrêté sa vue sur les larmes et les peines, après avoir contemplé les misères des villes et des campagnes, ses yeux "sont fatigués de pleurer". Elle va donc chercher un repos "dans un pays inconnu" et observer son pays de loin. Mais cette observation à travers la nostalgie n'a fait que changer la forme de sa douleur. La poétesse a vécu si intimement avec la terre et la misère de Pologne, que partout en Europe elle se sentira un oiseau transporté dans une zone ennemie. Quand elle regarde le soleil, devant son imagination se ranimeront les heures ensoleillées de la campagne polonaise. Entend-elle une cloche du soir, elle s'envole "dans le pays où les étoiles sont englouties dans les larmes". Au milieu des plus beaux paysages, les arbres lui murmureront, le matin: "Où est ta campagne à toi, où est-elle?" Si un autre paysage la charme, elle voudra encore voir sur ses plans "des gens de chez nous".

C'est à l'étranger que Mme Konopnicka a conçu une idée courageuse qui lui fait honneur et qu'elle est en train de réaliser d'une manière agréable. Elle y écrit une vaste épopée, genre que dans le dépérissement continu des formes particulières de la poésie on croyait à jamais enseveli. Nous avons déjà du siècle dernier une magnifique épopée de nobles, *Messire Thadée*, par Adam Mickiewicz. Celle de Mme Konopnicka, *Monsieur Balcer au Brésil*, s'occupe naturellement de paysans. Leur vie en Pologne, par sa monotonie et son uniformité, se prêtait peu aux récits épiques. Mais la misère extrême, en même temps que l'accroissement de la population pousse depuis des années les paysans à l'émigration. Aujourd'hui, dans les deux Amériques on compte déjà jusqu'à deux millions de Polonais, qui commencent à s'organiser sérieusement et éditent

même une quarantaine de journaux. Mme Konopnicka prend une poignée de malheureux, un millier envion et suit leur sort depuis leur embarquement sur l'énorme navire allemand, le *Kreutz*, qui les porte au Brésil. L'histoire est contée par M. Balcer, un maître-forgeron assez intelligent, bien que plein de préjugés baroques. Il nous détaille d'abord par le menu la vie des pauvres hères qui, ne connaissant que leur langue natale, sont jetés pour la première fois sur l'Océan, vivent dans un encombrement inouï, au milieu des souffrances, de l'épidémie, du désespoir, des luttes, des prières et des craintes. Il nous donne entre autres un récit de tempête sur l'Océan qui est un véritable chef-d'œuvre.

Quand les malheureux arrivent en Amérique, on leur laisse choisir leurs terres. Ils se mettent en marche ensemble, luttent avec la terrible fièvre jaune qui les décime, souffrent une nostalgie inconnue et après une longue marche biblique, une marche où nous assistons aux morts tragiques et à toutes sortes de vicissitudes, la pauvre compagnie épuisée, malade, privée de vivres, arrive au complet désespoir. Les uns rêvent de revenir en Pologne, les autres au suicide. Le courage d'un vieillard homérique les sauve. Il les conduit à travers les collines jusqu'aux terres libres qui les abriteront. Là ils s'organiseront et nous apprendrons sans doute, dans la suite du poème encore inachevé, leurs nouvelles vicissitudes et leur incapacité complète de vivre loin de leur malheureuse patrie.

Depuis quelque temps Mme Konopnicka demeure en Italie, où "la mer, le soleil, les esprits gigantesques et les ruines, ont des tons immortels et royaux". Des foules d'âmes nostalgiques et d'avidés esprits ont fait leur pèlerinage italien: Milton, Shelley, Goethe, Byron, Chateaubriand, Mickiewicz... Personne n'épuisera ce pays, parce que son sujet existe, non dans les objets, mais dans l'âme du spectateur. Mme Konopnicka veut marcher à travers

l'Italie "d'un pas charmé, perdu dans les rêves" et prendre "sur son luth les tons les plus doux et les plus clairs". Mais elle n'y est pas venue avec une âme capable de transformations profondes. Son existence poétique a eu une unité trop grande pour que puisse se réveiller en elle, devant les chefs-d'œuvre antiques et italiens, un esprit nouveau, comme cela eut lieu pour Goëthe. On trouvera dans son recueil des sonnets ciselés que pourrait signer un parnassien impeccable, un Hérédia. Mais Mme Konopnicka ne cesse d'être ce pèlerin qui vient du pays où "l'aurore, toute en pleurs, implore longtemps Dieu, pour qu'il lui épargne le spectacle de la vieille douleur du monde". Comme les maîtres de la Renaissance qui habillaient les juifs de Jérusalem de brillants costumes vénitiens, Mme Konopnicka répand sur les paysages italiens "la poussière des tombeaux" de son pays. Elle y est arrivée avec sa plaintive flûte de saule, et chante doucement, discrètement, pieusement. Elle s'arrête devant toutes les madones et met à les célébrer tout l'attendrissement que nous retrouverons dans les légendes du peuple polonais. Les chefs-d'œuvre devant lesquels tel autre jouerait peut-être sur les grandes orgues d'alexandrins, lui suggèrent des strophes d'un rythme spécial au peuple, de petits vers de six ou huit syllabes. Une seule fois elle perçoit la force infernale des éléments, les voix terribles du gouffre: c'est lorsqu'elle se trouve dans la Chapelle Sixtine, en présence des chefs-d'œuvre de Michel-Ange. Elle est ici devant *la douleur*, c'est-à-dire dans son domaine. Elle n'est plus qu'une harpe frémissante sur laquelle le chaos "joue le chant immense de la lutte de tous les esprits et de tous les corps". Son âme s'y élève "à travers les gouffres jusqu'aux portes éternelles de l'existence et est transportée dans les rayons où règne le roi suprême qui est enfermée dans l'Être, *Douleur des mondes!*..." Elle chante donc ces terribles fresques dans le rythme du *Dies iræ*, en y mê-

lant le profond chant religieux du peuple polonais, qui forme même ici une partie essentielle, distincte et originale.

Pendant les vingt-cinq ans de sa création poétique, Mme Konopnicka n'a cessé d'affirmer que l'art doit être lié le plus intimement possible aux douleurs et aux souffrances de la nation; que l'action héroïque a une beauté aussi sublime et plus précieuse que l'œuvre d'art. Et c'est pour cela que le pays qui a tant besoin d'action et qui croit si fortement que la littérature le conduit vers l'avenir, vient d'organiser en son honneur des fêtes magnifiques glorifiant la poétesse et l'héroïne.

\* \* \*

Parlons d'abord de la fête de Cracovie.

Mme Konopnicka, que sa santé retient, comme nous venons de le dire, sous le ciel d'Italie, est arrivée dans l'ancienne capitale de la Pologne le 18 octobre. Depuis sa descente du train jusqu'à son départ, les hommages et les ovations ne lui ont laissé que de rares moments de repos. A la gare, on l'a reçue comme une héroïne revenant d'une guerre sainte. On l'a conduite ensuite au Théâtre National, richement décoré pour la circonstance et là, le directeur du théâtre, M. Kotarbinski, un lettré de premier ordre, l'a saluée chaleureusement, au milieu d'un public aux acclamations continues. La soirée a été remplie par des récitations de poésies de Mme Konopnicka et par la représentation de deux pièces tirées de ses nouvelles.

C'est surtout la première, *La miséricorde humaine*, arrangée pour la scène par M. A. Nowaczynski, un jeune écrivain de talent, qui a frappé l'attention des spectateurs. Le sujet se passe dans une petite campagne, en Suisse. La commune est pleine d'humanité: elle confie les vieillards à la tutelle des propriétaires en les mettant en adjudication. Celui qui demande à la commune le moindre payement,

prend le vieillard comme son esclave. Le vieillard ainsi vendu est tout de même capable d'un peu de travail; il sera pâtre, il portera de l'eau et gagnera sa vie. L'argent communal sera pour le propriétaire un surplus de gain. Et l'examen horrible commence. On fait au vieillard montrer les dents, on lui palpe les os, on pouffe de rire quand le malheureux traîne les pieds avec difficulté. Finalement il trouve un acquéreur, un méchant homme qui a déjà acheté beaucoup de vieillards de la sorte. Il fait tant qu'ils se pendent de désespoir, mais la commune ne se soucie pas de ces détails...

Pendant les entr'actes, les actrices du théâtre firent une collecte parmi les spectateurs, pour fonder une bibliothèque populaire qui portera le nom de Marya Konopnicka, à Konczyce. A l'issue du spectacle, à dix heures du soir, le "Cercle littéraire et artistique" avec le concours du "Salon de lecture de femmes", présidé par Mme Siedlecka, initiatrice du jubilé, a donné une brillante soirée, terminée par une collation en l'honneur de Mme Konopnicka, où assistaient tous les délégués et les hôtes.

Cette première journée n'était qu'un prologue des fêtes du lendemain. Dès le matin, la plus grande salle de la ville, celle de la société des "Sokols" cracoviens, est bondée de monde. Le comité se proposait d'octroyer les places à quelques milliers de privilégiés, mais la foule excitée n'a pas écouté la consigne et a envahi la salle jusqu'en ses recoins. Les retardataires ont dû stationner dehors sur la place devant l'édifice.

Vers onze heures, Mme Konopnicka arrive, en compagnie de ses filles et de son fils, vêtue d'une robe blanche, dans une voiture attelée de chevaux blancs, le cocher dans un costume coloré de *krakus* (paysan cracovien). Voyant sur la place une pittoresque multitude de paysans, Mme Konopnicka se lève de son siège et prononce un vibrant discours à ces frères de la campagne qu'elle avait la joie

de voir massés en tel nombre. Dans la salle, sur une estrade, on a établi un dais d'une riche étoffe fabriquée par les paysans, dressé sur des faux symboliques. Là, sur un fauteuil, monte la reine de la fête. Le président du comité des fêtes, M. C. Bartoszewicz, lui adresse le premier hommage. Il explique le rôle de la poésie en Pologne: " Depuis le moment où nous avons cédé à la violence brutale, la poésie nationale est devenue le facteur puissant de notre vie et de notre renaissance, la nourrice de générations entières, la consolatrice dans les moments de douleur et de doute, l'apôtre d'amour et d'unité nationale. Elle est pour nous, depuis bientôt cent ans, une des étoiles qui nous guident dans l'atroce, dans la sombre nuit de la servitude. Elle a pénétré comme une lumière dans les casemates, réchauffé les cœurs des déportés sous le ciel glacial de la Sibérie; elle a été tantôt la colombe portant la bonne nouvelle, tantôt le baume pour nos plaies, tantôt le gardien et le juge de la conscience nationale. Elle caresse et réprimande, invite à la pénitence et porte leur récompense aux nobles actions, bénit pour la lutte et pose ses mains blanches et pures sur les fronts las du combat. Notre nation a confié à sa poésie toute son âme, en a fait le reflet de tous ses essors, de tous ses rêves, de ses désirs, de tous ses moments si rares de joie et de toutes ses journées si fréquentes, hélas! de calamité et de vicissitudes. Le chant polonais aime passionnément son peuple et le peuple reconnaissant aime son chant."

L'orateur rappelle ensuite les beautés des poésies de Mme Konopnicka, son amour jamais lassé des pauvres, des délaissés et des malheureux. Il lui offre un coffret en bois sculpté dans un style paysannesque, renfermant une adresse signée de milliers de personnes, de toutes les parties de la Pologne.

Après le discours de bienvenue du maire de la ville, M. Friedlein, commença le cortège interminable des délégations, apportant des adresses et des cadeaux.

C'est avec une heureuse surprise que l'on entendit d'abord le délégué de l'Académie des sciences de Cracovie lire une adresse, richement imprimée sur vélin et magnifiquement reliée. Cette académie est, en effet, un corps rétrograde qui réproouve particulièrement les manifestations collectives de la nation, quelles qu'elles soient. Son président, M. Tarnowski, politicien-conservateur de grande envergure, "rallié" à l'état de choses existant, a été en quelque sorte forcé de prendre part à ce jubilé démocratique et patriotique. Aussi son adresse affecte-t-elle peut-être trop de réserve "distinguée" et de tendance à la pédagogie.

En revanche, l'Université de Cracovie a offert à Mme Konopnicka un cadeau et une adresse des plus chaleureuses: "Vous vous êtes penchée, Madame, vers le peuple non seulement pour dorer avec la sincérité de son langage et la richesse de ses expressions, votre langue poétique, mais aussi pour descendre dans son âme, embrasser ses joies, ses espérances et surtout ses soucis, ses déceptions et ses douleurs, les mettre à la lumière, les montrer au monde et éveiller la compassion pour la grisaille de leur destinée. Vous n'avez pas été la première sur cette voie, mais personne avant vous n'avait pénétré avec une telle profondeur dans l'esprit du peuple, personne ne l'a chanté en strophes plus harmonieuses." Ce sont là, d'après l'Université de Cracovie, les plus grands titres de la reconnaissance du peuple envers la Poétesse.

Les femmes tchèques avaient envoyé une déléguée distinguée, Mme Paula Matern, de Prague, qui a parlé à Mme Konopnicka en admiratrice sincère et en sœur de combat. Une grande émotion a saisi le public au moment du défilé des délégations de la Pologne russe et du Grand-Duché de Posen où la vie du peuple n'est qu'un martyrologe infini. Le comité du jubilé de Varsovie a offert une jolie gerbe d'épis, ceinte d'une magnifique ceinture de Sluck. Toutes

les provinces étaient représentées: on a vu des délégués des dames varsoviennes, des étudiants de Varsovie, des délégués de Lithuanie, d'Ukraine et Wolhynie, de Kalisz, de Lodz, de Kiew, de Lublin, etc., apporter des adresses et des cadeaux. Le même défilé des provinces de Posnanie: voici le comité du jubilé, voici les délégués des Bibliothèques féminines, des institutrices, qui offrent à Mme Konopnicka un joli album, couvert des signatures des enfants de Posen.

Le moment le plus touchant a été celui du défilé des paysans, habillée de leurs beaux costumes et conduits par le député Bojko, le président du comité des paysans, Wojcik, le poète Lucien Rydel et le peintre Tetmayer. Ce dernier a prononcé un discours, en offrant à Mme Konopnicka un joli bahut sculpté par les paysans, un bahut qui "ne renferme pas les trésors de Pandore, mais contient le précieux bijou de l'énergie vitale pour l'avenir", si souvent chantée par la Poétesse. Nous ne pouvons même énumérer les innombrables délégations des villes de Galicie; il y avait des hommes de lettres, des corporations féminines, des conseillers municipaux, des représentants de la jeunesse studieuse, des Sokols, des élèves des différentes écoles, des universités populaires, des montagnards, etc.

Mme Konopnicka a remercié les comités et les délégués avec une simplicité admirable. "Je vous remercie — disait-elle entre autres — de ce que nous sommes ici tous *ensemble*, de ce que les frontières ne nous ont pas séparés et que les divisions ne nous ont pas divisés, de ce que personne ne manque ici, même ceux-là qui se sont longtemps tenus à l'écart: les voici avec nous qui partagent nos tristesses et nos joies... Notre situation exclusive a fait que la nation à laquelle on a enlevé dans une si grande mesure sa force d'action, possède une force extraordinaire de *sentir*. Le chant unit chez elle beaucoup plus d'âmes que dans n'importe quelle société; elle envisage la chanson

comme la manifestation la plus vitale de son existence et cherche en elle l'expression immédiate de ses sentiments. Notre chant a une sensibilité distincte, inconnue aux autres chants. Elle est comme notre peuple dans l'esclavage... Les sentiments de votre âme ont été ceux de la mienne, parce que c'est votre cœur qui y battait, c'est votre nostalgie qui y vibrait, c'est votre espérance qui l'a colorée des couleurs de printemps. Et me voici devant vous comme un luth sur lequel l'esprit de mon peuple met ses doigts pour jouer sur ses cordes un peu de son amour et de ses rêves; mais le rêve le plus ardent est qu'un esprit unique vivifie la nation entière et ce rêve commence à se réaliser!"

Après la partie musicale, le public a chanté en chœur les deux hymnes nationaux.

Toute la ville avait l'aspect de grandes fêtes, mais la journée appartenait surtout aux paysans qui sont arrivés en foule et pour lesquels on a joué dans les deux théâtres les pièces populaires: *Kosciuszko sous Raclawice* et *le Clos de Sobek*. Mme Konopnicka a assisté à l'une et à l'autre de ces représentations et a écouté les chaudes paroles des députés des paysans, MM. Wojcik et Bojko, inaugurant les spectacles. Ils ont exprimé, en effet, avec une émotion indescriptible, toute la reconnaissance de ceux à qui la Poétesse pensait sans cesse, tout l'amour de ce pauvre peuple de misère et de douleur pour celle qui leur a donné toute sa vie et toute son inspiration.

La même cordialité, la même fraternité régnaient au banquet qui a eu lieu le soir et pendant lequel, après les innombrables toasts, on a lu des milliers de dépêches d'hommages et de félicitations. L'assistance était des plus variées. A un moment, au milieu d'un silence des invités, s'est levée soudain une jeune couturière pour prononcer ces simples paroles: "Je vous remercie, Madame, pour votre amour, pour la défense que vous prenez de nous,

pauvres travailleuses, je vous remercie de tout mon cœur!..." Et, en sanglotant, elle a baisé les mains de Mme Konopnicka qui l'a embrassée avec émotion.

Tout le monde était debout, quand Mme Konopnicka a dit ses remerciements. Elle les a *improvisés en vers*. Cette belle poésie, tantôt avait les accents d'une épopée où s'entendait l'écho de la vieille Pologne chevaleresque, tantôt s'accordait à l'exaltation des invités. En sortant, sous la poignante impression de cette improvisation magnifique, on s'en répétait les derniers mots, ceux où la Poétesse avait parlé des étoiles que le peuple a allumées sur le chemin de sa vie, et s'était écriée: "Et lorsque je m'en retournerai par le chemin sombre, je n'aurai plus de crainte: ces étoiles m'accompagneront!..."

Les fêtes de Lwow (Lemberg), commencées six jours après celles de Cracovie, furent en quelque sorte la répétition de ces dernières. Lwow, comme capitale administrative de la Galicie, est le siège de la Diète et des autorités centrales, mais cette ville dispute à l'ancienne capitale de la Pologne ses différents privilèges venus par la tradition ou dus à sa situation géographique, étant plus commode pour un concours de visiteurs polonais. Aussi le comité de jubilé de Lwow a-t-il fait tous ses efforts pour organiser les fêtes les plus splendides possibles. Le lieutenant du royaume, Pininski, le maréchal de la Diète, Potocki, le ministre Zaleski et d'autres représentants des autorités y ont pris une vive part et prononcé des discours. Le programme différait à peine de celui de Cracovie: même réception solennelle à la gare, au théâtre, chez les Sokols et au Cercle des Gens de Lettres, mêmes adresses des hautes écoles de la ville (l'Université, l'Ecole Polytechnique, l'Institut agricole), mêmes délégations innombrables de sociétés scientifiques et littéraires, des paysans, industriels et des ouvriers, des femmes et des multiples

villes de province. Il y eut pourtant deux notes nouvelles: ce furent d'abord les discours des délégations étrangères: Serbes, Croates, Bulgares et Tchèques; puis le discours de Jan Kasprowicz, un grand poète, saluant un autre grand poète avec des paroles qui synthétisaient profondément toutes les manifestations de la fête du jubilé et toutes les poésies de Mme Konopnicka. Les cadeaux apportés par les délégués ont formé une unique collection: le seul produit de leur exposition a été assez grand pour pouvoir être affecté à de nouvelles fondations philanthropiques. Ces présents artistiques ou naïfs matérialisent en quelque sorte le souvenir de ces journées inoubliables. Signalons le plus important et le plus durable: le don, par souscription nationale, d'un domaine à la campagne, que Mme Konopnicka habitera.

Les étrangers qui ont assisté à ces fêtes, vu ces foules de paysans accourus pour acclamer le Poète, qui ont entendu ces cris d'admiration, de reconnaissance et d'amour, ces hymnes chantés en chœur par des voix durcies dans la misère, qui ont vu ce peuple se jetant au-devant de la Poétesse adorée et lui baisant les mains, qui se rappelleront enfin toutes les douleurs nationales de la Pologne déchirée, martyrisée, écrasée, rayée du monde, — comprendront qu'une nation capable d'un tel enthousiasme a devant elle un glorieux avenir.

*A. Leglanceur.*



## LA MERE BANAS

( NOUVELLE TRADUITE DE MARYA KONOPNICKA )

---

A toi aussi que soit ici (consacrée) une page,  
Chère vieille, sur un bâton appuyée,  
Qui m'apparus dans la paix et le soleil,  
Dans la blancheur toute d'argent,  
Comme descend parfois, de sa cachette,  
Simple et sage dans sa simplicité — la pensée de la Vie.



SOUS l'heure paisible et chaude de midi, le parc de Lysakow, à Lwow, semblait fondre dans une clarté éblouissante et l'air ardent qui vibrait sous les feux du soleil.

Une lumière diffuse filtrait à travers le feuillage ombreux d'un tilleul et nouait une trame dorée et verte, dans laquelle se balançait mollement et sans bruit une nuée de moucherons alanguis. Des papillons blancs tournoyaient au rás des pelouses et disparaissaient, par moments, dans l'herbe touffue. Le sable des allées qui venaient se croiser non loin de là brillait d'un éclat aveuglant. Les senteurs pénétrantes des fleurs montaient dans l'air, telles les fumées de l'encens.

Cette grande chaleur avait succédé brusquement à une matinée sereine et imprégnée de rosée. Haut maintenant et pareil à une immense boule blanche, le soleil brûlait la terre surchauffée et haletante de son souffle torride. Le parc était désert. Ceux qui avaient coutume d'y venir aux heures matinales étaient déjà partis, cependant que n'arrivaient pas encore les promeneurs, qu'y attiraient l'ombre et la fraîcheur. La chaleur semblait plus accablante et plus lourde dans la grande paix qui régnait aux alen-

tours. Les lointains et stridents cris des cigales étaient comme des crépitations d'étincelles invisibles venant raviver l'ardeur du soleil de midi.

Soudain, j'entendis derrière moi le bruit d'un bâton sur le sable. Je me retournai. Une petite vieille toute cassée trotta en grande hâte, se dirigeant vers le banc où j'étais assise. Sa coiffe blanche, son fichu blanc également, dont les bouts se croisaient sur une camisole épaisse, son vaste tablier enfin avaient des reflets d'argent dans la clarté ambiante. D'une main elle portait un panier et appuyait l'autre sur un bâton qui frappait une cadence rythmée et paraissait aider les yeux tout en servant de soutien aux jambes.

La femme était encore loin et déjà j'entendais sa respiration oppressée et pénible. Il était évident qu'elle se dépêchait d'atteindre le banc pour s'y asseoir et y déposer son panier. Ses jambes décharnées la portaient avec peine; elle marchait de travers en embrouillant ses pas. Elle baissait la tête et je ne pus distinguer ses traits. Selon toute probabilité, elle ne me voyait pas, car elle s'arrêta brusquement, se redressant un peu et relevant la tête, quand elle eut aperçu mon ombre projetée sur le sable. Un réseau serré de rides sillonnait sa figure. Une longue, une très longue vie avait dû tisser les fils de ce réseau. Une vie qui jamais certainement n'avait connu de repos, s'attelant au labeur dès le matin gris et ne finissant sa tâche quotidienne qu'à l'heure où le chant du coq annonçait minuit et où se troublaient les yeux las.

Pendant un instant la vieille femme demeura immobile, comme saisie, clignotant de ses petits yeux gris. Mais, presque aussitôt, elle reprit sa marche et, s'approchant du banc, y posa son panier, à moitié rempli de gâteaux en pain d'épices. Elle respira profondément.

— On étouffe aujourd'hui.

Je l'abordai par ces mots pour dire quelque chose.

— Pour sûr que Jésus-Christ nous a envoyé une bonne chaleur, répondit-elle, en essuyant la sueur de son visage, pâle comme un linge. On cuit ferme dans cette fournaise!

— Vous devriez vous asseoir un peu?

— Ça en vaut-il la peine, ma bonne dame? Je m'appuierai contre le banc et cela suffira à me soulager. Il n'est guère facile de s'asseoir quand on a mon âge. Et c'est encore toute une affaire pour se lever ensuite: les os craquent, on dirait que quelque chose se casse au dedans du corps.

— Combien d'années comptez-vous donc?

— Pour en faire le compte, je ne le ferai pas; Notre-Seigneur Jésus-Christ s'en charge bien à ma place. Mais je dois bien avoir 80 ans. Quatre-vingts, ou peut-être davantage. Ce n'est point aisé de calculer ces choses de mémoire. Mais dans notre paroisse, tout le monde sait mon âge... sans compter les registres de l'état civil.

— Vous n'êtes pas d'ici, ma bonne femme?

— Bien sûr que non, madame. Je suis originaire de la ville de Wadowice, qui maintenant a été transformée en commune, rapport à quoi on y a introduit bien des changements. On m'y connaît, dans ma ville! Grands et petits, tous les habitants vous diront que je m'appelle la mère Banas.

— Et vous vous êtes décidée à venir à Lwow?

— Non pas, ma bonne dame, non pas! Car, que pouvais-je espérer y trouver? quelle protection et quelle aide? C'est bon pour les jeunes de courir les routes du monde et de lutter contre les vents contraires. Mais à mon âge... Seulement, voilà: mes enfants habitent ici, ou plutôt ma fille, mariée à un cloutier qui travaille dans une fabrique. C'est comme je vous le dis... Et je suis venue chez eux pour y attendre la mort. La sainte terre m'appelle dans son sein et il est plus doux de trépasser au milieu des siens. Lorsque l'agonie est lente et pénible, les enfants ne re-

fusent pas au moins à leurs parents qui meurent une couche de paille étalée sur le plancher, et aident leur pauvre âme à quitter le corps souillé de péchés.

— Etes-vous bien auprès de votre famille?

— Dame oui! Les vieux se trouvent bien partout. Seulement... les affaires n'ont pas marché au gré de mes souhaits.

— Quelque chose est venu vous contrarier?

— C'est cette mort, ma bonne dame, qui est cause de tous mes soucis! Je ne me suis installée chez mes enfants que pour l'attendre et elle ne veut pas de moi. Je vis toujours et encore! A me voir, on croirait qu'un souffle m'emporterait. Eh bien! c'est une erreur! J'ai la vie dure, dure que c'en est effrayant! Je ne gênais, grâce au ciel, en rien mes enfants dans les premiers temps de mon séjour à Lwow. Ils ont fait la déclaration de mon arrivée et tout semblait bien s'arranger. Mon gendre partait à la fabrique, ma fille vaquait aux soins de son ménage, pendant que je m'essayais au coin du feu et triais les plumes que j'avais apportées pour en faire un oreiller. J'attendais en toute confiance mon heure dernière. Mais un mois s'écoula, un autre lui succéda et je ne voyais pas venir la mort. J'en étais toute bouleversée.

Et, croiriez-vous qu'un dimanche le concierge s'est amené. "Ecoutez, Pierre, fit-il — il faut vous dire que mon gendre a reçu ce nom par le saint sacrement du baptême — écoutez, votre mère doit se procurer une "carte de séjour", puisqu'elle continue à habiter avec vous." Mon gendre lui demanda alors au bout d'un moment de réflexion: "Y a-t-il beaucoup à payer? — Bien sûr que oui; ça fait 2 zlotys par trimestre." Pierre offrit au concierge du tabac et celui-ci s'en fut sans plus rien réclamer. Mais aussitôt qu'il eut fermé la porte, j'abordai Pierre: "Quel besoin ai-je d'une carte de séjour, mon fils, puisque je suis venue chez vous pour mourir et non point pour vivre? Et

c'est à peine si je respire encore, tellement mon corps est faible et usé."

Ma fille intervint à son tour: "C'est pourtant vrai ce que dit notre mère, déclara-t-elle. Pourquoi faire des dépenses inutiles, si elle doit trépasser du jour au lendemain?"

Ainsi nous tombâmes tous d'accord et la paix se fit dans la maison. Je vous dirai aussi, ma bonne dame, qu'à cette époque je baissais beaucoup, étant constamment prise de faiblesse, et trempée de sueur d'agonie. On eût dit qu'un vent froid glaçait mes os et me secouait comme la feuillée d'un arbre. Devant mes yeux, allaient et venaient des taches noires, comme si des nuages de suie flottaient dans l'air. D'atroces courbatures me pliaient en deux. Je n'aurais pas eu, à ces moments, la force de lever la tête, même si une triple aurore fût venue s'allumer à la voûte du ciel! Vous pensez bien que de tous ces malaises j'augurais une mort proche. Mais l'homme propose et Dieu dispose... Un trimestre s'était écoulé, un deuxième se passa; rien ne vint; je continuais à vivre. Je ne mange, pourtant, guère; je couche par terre, au coin de l'âtre, cependant la vie se cramponne à mon corps. Serait-ce que Notre Divin Seigneur Jésus-Christ aurait oublié de marquer de son pied vénéré le compte de mes ans?...

Un soir que mon gendre revenait de son travail, le concierge le rejoignit à la porte du logis. "Mais à quoi pensez-vous, Pierre? dit-il. Ça ne peut pas durer ainsi avec votre mère! Elle ne se munit pas de carte et vient, soi-disant, pour mourir chez vous. Trois trimestres ont marché depuis, sans qu'elle pense à décéder. Et les amendes s'amassent en attendant! Les autres locataires de la maison veillent eux-mêmes à ne pas se trouver en défaut, mais pour ceux des sous-sol le chef m'a ordonné de m'occuper d'eux. Qu'on apprenne seulement à la police comment vous vous arrangez et j'en pâtirai! D'une manière

ou d'une autre, il faut que cela prenne fin. Vous devez pour le moins 10 zlotys.

Pierre fut tellement saisi, en l'entendant parler ainsi, qu'il s'arrêta au milieu de la pièce et ayant jeté sa casquette sur la table, se gratta la tête. Ma fille se mit alors à crier; elle avait la figure toute congestionnée. "Je ne sais vraiment pas, ma mère, comment vous avez établi votre compte! Vous prétendiez être venue pour mourir chez nous? Ah! cette mort! C'est pas pour dire, mais elle est réussie! Il y a des gens, je le vois, que l'âge même ne parvient pas à assagir. Comment ferons-nous à présent, pour payer 10 zlotys? Ce ne sera pas d'ailleurs la fin des tracas que vous nous causez!"

Pierre la gronda pour ces paroles. "Tu ferais mieux de te taire, Franka, fit-il. Sais-tu, seulement, quelle fin t'attend?"

Pour tout dire, ma bonne dame, c'est un homme de cœur charitable, qui ne ferait pas du tort à une mouche. Oui, c'est comme je vous l'affirme! On délibéra longuement et on convint de donner au concierge 23 grosches pour qu'il gardât, autant que faire se peut, le secret de mon séjour dans la maison. Car la mort ne pouvait plus tarder à venir. Mais j'éprouvai un serrement de cœur en voyant mon gendre déboursier les 23 grosches. Quant à ma fille, elle ne dit plus rien, mais lança sous la table la marmite qu'elle tenait à la main, et avec une telle violence que celle-ci faillit éclater en morceaux. Dame! Il y avait de quoi se désoler! C'est que c'était une forte dépense faite en pure perte!... pas même pour le boire et le manger!"

Elle poussa un profond soupir et essuya la sueur qui perlait abondamment à son front.

Pour lésiner sur ma nourriture, poursuivit-elle au bout d'un instant, je ne peux pas accuser mes enfants de l'avoir jamais fait. Non, c'est certain, et Dieu me punirait si je disais autrement. Il est vrai qu'un rien me suffit. Je me

contente de quelques cuillerées de soupe qui restent au fond de l'écuelle. D'ailleurs, il n'est que juste qu'une vieille femme décrépète ne soit pas à la charge des jeunes. Tout âge à ses devoirs et ses besoins. Les vieux peuvent facilement endurer la faim, n'ayant plus à exécuter de besognes fatigantes, cependant que les jeunes doivent toujours être prêts pour le travail...

Je vous disais donc, madame, que ni mon gendre ni ma fille ne regardaient pas à la nourriture, mais c'est cette dépense!...

Elle se tut et hochait sa tête grise.

— Qu'advint-il donc? Continuez.

— Eh bien, voilà: l'hiver arriva sans amener aucun changement. De temps à autre, on donnait quelques sous au concierge pour qu'il gardât le silence. Mais l'idée que les choses n'avaient pas tourné selon mes prévisions m'obsédait toujours. Voilà ce que pèsent et valent tous nos projets... J'étais toutefois un peu plus calme, tant que je m'occupais à faire l'oreiller dont je vous ai parlé... Je me disais intérieurement: je leur laisserai au moins ça, à ma mort... Mais d'ici que j'aie fini ce travail...

Enfin aux derniers jours de l'hiver, la courbature me reprend, la toux s'y joint, une toux qui m'étouffait. "Françoise, dis-je alors à ma fille, ma fin approche, pour sûr; la toux m'opresse tellement que je ne peux plus respirer. — Que vous ayez la toux ou autre chose, répond Françoise, ça ne nous avance guère. Et on aurait autant de profit à lancer un bâton après un chien qui se sauve qu'à espérer quelque chose de votre maladie!"

Ça lui gonflait trop le cœur, ma bonne dame, de penser à tout l'argent qu'on donnait au concierge. Alors, sans rien reprocher à Notre-Seigneur Jésus-Christ, je me décidai à jeûner deux jours par semaine à l'intention de sa Sainte Transformation. Car j'avais déjà honte des voisins, qui n'ignoraient pas que j'étais venue chez mes enfants pour

y mourir et s'étonnaient de me voir toujours en vie. C'est comme je vous le dis. Quand j'eus parlé de ce projet à mes enfants, Pierre s'y opposa. "Ecoutez, mère! dit-il, il ne faut pas tenter le bon Dieu. Tout arrive à son heure, soyez-en sûre. A cette époque de l'année, les vieux meurent en grand nombre; inutile donc de jeûner; votre tour viendra aussi." Mais je ne me laissai pas persuader.

— Et quels résultats avez-vous obtenus?

— Ça m'a bien servi à quelque chose, mon jeûne. Au bout de trois semaines j'avais tellement baissé que je ne pouvais plus balayer la pièce; à certains jours, la force me manquait d'avaler une gorgée d'eau. "Cette fois, c'est évident que je vais enfin mourir," pensai-je en moi-même. Et je me sentis pénétrée d'une grande allégresse. Je me débarbouillai bien soigneusement, je passai une chemise propre et, m'asseyant au seuil de la porte, je récitai les saintes prières, dans l'attente du moment prévu. Le long du ciel fuyaient de petits nuages blancs, le soleil resplendissait et les moineaux gazouillaient; tout semblait annoncer la venue du printemps. Le carillon des cloches retentit à ce moment sur la ville. "Seigneur Dieu, accordez-moi le repos éternel, balbutiaient mes lèvres, et puisse ta clarté luire pour moi dans les siècles des siècles! Amen!"

Mes yeux se fermèrent et mon cœur se dilatait de béatitude, comme si je devais m'endormir d'un sommeil bien-faisant. Soudain, j'entendis des pas résonner sur le pavé. Je regardai de ce côté et je vis le concierge qui s'approchait, tenant à la main un papier: une convocation. C'était pour aller à la police, rapport à cette carte de séjour. Il me sembla que la terre s'ouvrait sous mes pieds. Pierre était absent; ma fille faisait sa lessive: il n'était pas prudent de l'aborder. J'entrai dans la pièce et m'y tins immobile, ne pouvant consulter personne.

Si Pierre eût été à la maison, il aurait encore amadoué

le concierge. Et avant la nuit, la mort serait, peut-être, venue me délivrer. Mais, quoi! il n'y était pas. Je méditais, sans bouger de ma place et ne sachant à quoi me résoudre, quand ma fille qui portait une bouilloire pleine d'eau chaude, pour la verser dans le baquet, me heurta par hasard. "Allez-vous rester plantée là, comme un calvaire?" s'écria-t-elle; je suis pressée et vous me gênez. Et puis, il faut vous rendre au commissariat, puisqu'on vous y appelle. Vous n'aviez qu'à mieux réfléchir, quand il en était encore temps... — Tu as raison, lui répondis-je." Et je sortis, m'enveloppant de mon châle. Ce jour-là me sera compté auprès de Notre-Seigneur miséricordieux. Je chancelais, comme ivre, et m'appuyais aux murs, mes yeux s'obcurcissaient, des bouffées de chaleur me coulaient dans le corps, et aussitôt après, mon sang se glaçait; tour à tour je brûlais, ou j'étais comme inondée d'eau froide. J'arrivai pourtant au but. Dans le bureau, des messieurs étaient assis autour de tables. L'un d'eux avait l'air très important, un autre me parut tout noiraud; il y en avait encore un troisième dans cette pièce. Je m'inclinai et entamai le récit de mes malheurs. Alors, ils se mirent tous à agiter les bras pour me dire qu'il fallait m'adresser ailleurs. Je passai dans la salle suivante: j'y trouvai un jeune employé qui me dit que cela ne le regardait pas non plus. On me renvoyait d'une table à une autre; à ce manège, je perdais le reste de mes forces. Enfin un monsieur à l'air maladif eut pitié de moi et m'indiqua de la main la chambre où se trouvait le chef.

Je m'arrêtai sur le seuil et y restai sans mouvement, les jambes flageolantes. Mais le chef se retourna vers moi et m'adressa la parole: "Quelle affaire vous amène?" Je lui contai alors tout depuis le commencement: que j'étais venue à Lwow pour mourir auprès de mes enfants et que, croyant m'éteindre — vieille comme j'étais — du jour au lendemain, j'avais négligé de prendre une carte de séjour.

Et je lui ai encore dit que, Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant oublié de m'appeler à lui, on m'avait convoquée au commissariat au sujet de cette carte. Lorsque j'eus fini, il sonna et un employé qui avait des boutons à son uniforme entra dans la pièce. Je dus répéter encore une fois toute mon histoire. Enfin le chef se décida à parler. "Vous nous devez, ma brave femme, dit-il, 5 florins et demi." Je me tordis les bras de désespoir. Cinq florins! Dieu de miséricorde! C'était exactement la petite somme que j'avais remise à Pierre en arrivant à Lwow afin qu'il eût de quoi payer les frais de mon enterrement. Toute défaillante, je m'adossai contre le mur pour ne pas tomber. Et tantôt je sentais bien que j'étais debout, tantôt, au contraire, je croyais tomber dans un abîme; je regardais devant moi et je ne voyais rien. Mes oreilles bourdonnaient, comme si le vent s'engouffrait sous mon crâne. Les deux messieurs s'élançèrent à mon secours. Celui qui avait des boutons courut chercher de l'eau et le chef m'avança une chaise. Il me parut si bon et si charitable que je me jetai à ses pieds en suppliant:

— Votre Seigneurie, monsieur le commissaire, où voulez-vous que je prenne tant d'argent? Avec quoi pourrai-je payer cette amende, moi, pauvre orpheline? Mais regardez-moi seulement, monsieur le commissaire! je suis toute ramollie, comme du vieux bois qui s'en va en poussière. C'est à peine si mon âme habite encore un corps. Et je ne suis une gêne pour personne. Je me contente d'une couchette de paille, étalée près du feu, je ne mange pas plus gros qu'un moineau, je bois, dans ma journée, quelques gorgées d'eau pure... je ne fais même pas grand tort à l'air que j'aspire, n'ayant plus le souffle; je ne jouis pas non plus du soleil clair, vivant enfermée dans le sous-sol, où il ne pénètre point. Je sais, Votre Seigneurie, que j'aurais dû mourir depuis longtemps. Mais j'ai la vie résistante et je n'y puis rien! Soyez-moi clément! Pardonnez-

moi! Tous les jours et à toute heure du jour, j'espère voir arriver la mort... Et j'ai déjà bien payé à Notre-Seigneur Jésus-Christ mon droit de séjour sur la terre. J'avais treize enfants, j'en ai enterré sept, petites âmes blanches comme des fleurs; deux de mes fils, tout jeunes, florissants de santé, furent pris à la conscription; un autre s'est noyé dans la rivière, une de mes filles s'est sauvée dans la ville et mon cadet, endormi un soir dans sa mansarde, périt dans les flammes, comme un moineau sur un toit de chaume. Oui, Dieu, Notre Maître tout-puissant, m'a fait payer mon séjour ici-bas, en maternités et en deuils, en labeur acharné et en privations, en larmes de sang et en tombes de sable jaune..."

Elle se tut; de grosses larmes roulaient le long de ses joues creuses et paraissaient d'or dans la clarté du soleil. Des paroles inachevées tremblaient sur ses lèvres; sa vieille tête branlait tristement.

Oui, elle avait raison. Dieu lui avait fait payer avec usure son séjour sur la terre.

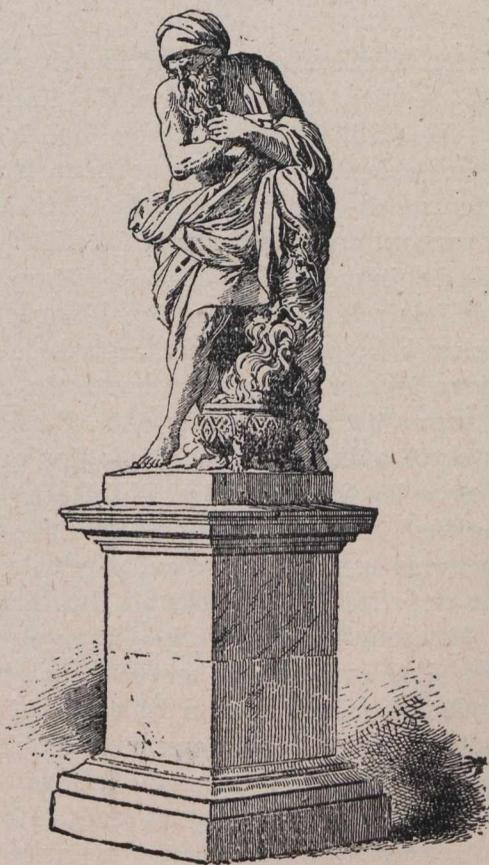
— Et alors? demandai-je tout bas, la voyant un peu apaisée.

— Et alors, il m'a fallu payer 5 florins. Oui, 5 florins! Et Pierre a dû ajouter encore le demi-florin qui manquait. L'argent de mon enterrement est dépensé. Que Dieu leur pardonne dans son infinie miséricorde! Sont-ils seulement coupables, les pauvres gens?... les règlements le veulent ainsi et ils y doivent obéir...

— Et vous vous occupez de commerce, maintenant?

— Ah! c'est un bien pauvre commerce, ma bonne dame! J'ai vendu mon oreiller et j'en ai obtenu un florin et 25 grosches. J'ai prélevé là-dessus 2 zlotys afin de payer ma carte de séjour pour le trimestre qui court. Et je m'emploie à faire profiter les sous qui me sont restés pour ne plus encourir de nouvelles amendes. La vie ne veut pas me lâcher et je serai peut-être forcée de payer encore pour l'année entière...

La femme se tut et, levant haut ses sourcils blancs et pelés, elle regardait fixement dans l'espace, hochant la tête de côté et d'autre, d'un air qui me parut exprimer son immense étonnement devant l'Ordre qui régit le monde.



## LES PREMIERS ABORIGENES DU MANITOBA ET DU NORD-OUEST

ORIGINE DES ABORIGÈNES.

**L'**ORIGINE des aborigènes d'Amérique a été le sujet de bien des études et de discussions fort intéressantes. Il suffit de lire les écrits de Joseph de Acosta, Jean de Laët, Emmanuel de Morèz, George de Horn, Pierre de Charlevoix, James Adair et surtout du grand naturaliste Humboldt, pour avoir une idée des immenses recherches entreprises par les savants, pour éclaircir cette question historique.

La conclusion à laquelle en sont arrivés le plus grand nombre d'entre eux, c'est que les naturels du nouveau monde sont venus en grande partie, de l'Asie Orientale. Ils appuient cette opinion sur les analogies qu'offrent les Américains avec les Mongols, les Thibétains et les Tartares Samanéens. Ils prétendent même pouvoir donner le nom des personnages ou colons qui pénétrèrent en Amérique. Ils les appellent Quetz Alcoati, Bochica et Mango-Capac. Les communications entre l'Asie et l'Amérique sont prouvées d'ailleurs, d'une manière indubitable, par les cosmogonies, les monuments hiéroglyphiques et les institutions des peuples de ces deux mondes. La tradition des indigènes parle de gens venus du dehors. Dans l'histoire du Mexique, les Poltèques, les Sept tribus, les Chichimèques et les Aztèques sont tous indiqués comme des étrangers au pays, et les hiéroglyphes les représentent dans l'acte de traverser l'Océan. Cette tradition confirme l'opinion des historiens, qui prétendent que l'Amérique

fut peuplée non seulement par l'isthme de Behring, mais aussi par des marins égarés au milieu de l'Atlantique ou jetés par la tempête sur la côte américaine.

Un écrivain a soutenu que Mango-Kapac, fondateur de la dynastie et de la religion des Incas, était né d'un petit-fils de Gengis-Khan, tandis que d'autres le font venir du Thibet ou de la Tartarie.

Les Hottentots d'Afrique et les Californiens, en signe de douleur, pour la perte d'un parent, se coupaient le doigt. Peut-on croire qu'un usage si étrange, soit né spontanément, dans des pays si distants l'un de l'autre? Les Aztèques et les Mitlèques représentaient par des peintures, le déluge et la dispersion des hommes. Pour figurer la confusion des langues, ils peignaient une colombe perchée sur un arbre et donnant aux hommes jusque-là muets, un langage pour chacun.

L'infortuné Montézuma, la première fois qu'il s'entretint avec Fernand Cortez, lui dit: " Nous savons par nos livres que les habitants de ce pays et moi, nous ne sommes pas indigènes, mais que nous venons de très loin. Nous savons encore que le chef qui guida nos aïeux, retourna pour quelque temps dans son pays natal et revint ensuite pour y ramener ceux qu'il y avait laissés. Mais il les trouva mariés avec les femmes de ce pays, pères de nombreux enfants et vivant dans des villes qu'ils avaient bâties, si bien qu'ils ne voulurent pas obéir à leur ancien maître, qui s'en alla."

La race de Sem, dit Humboldt, pénétra en Amérique par la même voie que prennent chaque année, les Kioukiskis, pour aller guerroyer contre les Américains de la côte nord-ouest.

Les Gallois conservent une tradition, en vertu de laquelle, un prince du nom de Madoc, après une longue navigation, aurait abordé à des rivages inconnus jusqu'alors. Les aventuriers de Biorn, Leif et Thorwald, ma-

rins islandais, indiquent qu'ils découvrirent l'île de Terre-Neuve et firent des descentes sur les côtes plus au sud.

Suivant Malte-Brun, l'Amérique aurait été peuplée par des barbares qui auraient traversé le détroit de Kamtschatka, ainsi que par des expéditions maritimes venues de l'Islande et du Groënland.

Cette dernière théorie est celle qui est généralement acceptée avec plus de faveur de nos jours. Toutefois on ne saurait douter que des carènes phéniciennes, normandes et scandinaves furent à diverses époques emportées par des orages sur le continent américain et que ces naufragés s'allièrent à la population qui habitait déjà ce continent.

C'est à la lueur de ces théories si fragiles et si incertaines que nous allons essayer d'élucider le problème complexe de la genèse des tribus sauvages du Nord-Ouest canadien.

#### LES PREMIERS HABITANTS DU NORD-OUEST.

Quels furent les premiers habitants de Manitoba et du Nord-Ouest?

Il est plus facile de poser une telle question que de la résoudre.

Il ne faudrait pas s'imaginer toutefois, que nous n'avons aucun renseignement sur les races primitives qui se sont promenées dans les déserts de nos prairies. La tradition s'est conservée merveilleusement parmi les tribus qui se sont succédé, durant cette période préhistorique et à travers les métaphores hardies des chefs et des guerriers et les étranges descriptions dont ils surchargent leurs légendes, on peut, jusqu'à un certain point, refaire l'histoire de leurs migrations, de leurs luttes sanglantes et des principaux événements qui ont présidé à leurs destinées.

Sans doute, il se présente des détails fort curieux qui exigent une grande sagacité et des connaissances pro-

fondes des habitudes nomades de ces aborigènes, pour dégager les faits réels et l'histoire vécue des fables et des rêves fantastiques inventés au coin du feu de la loge, par quelque vieillard loquace ou à l'imagination trop vive.

Les races primitives, toutes frémissantes d'émotions cruelles et de passions dévorantes et remplies d'une sève débordante, sentent comme un besoin de déverser dans le surnaturel le trop plein de leur ardente imagination.

Plus tard, lorsqu'elles ont vécu quelques générations, les récits des choses d'autrefois reçoivent peu à peu un correctif et deviennent plus sobres, à mesure que l'ardeur de leur premier élan s'attédie. Les ombres dont elles avaient surchargé le tableau se dissipent et la tradition s'allège de mille descriptions oiseuses, pour ne laisser en lumière que les traits saillants de l'histoire.

On est porté souvent à confondre dans une dénomination générale et commune, les peuplades qui habitèrent autrefois le Nord-Ouest et de traiter comme de simples nuances, les distinctions pourtant si accentuées qui existaient entre elles.

Sous le nom générique de "Peaux-Rouges," on désigne tous les sauvages du Nord-Ouest américain, comme dans l'antiquité, on donnait indifféremment le nom de "Scythes" à tous les barbares du nord de l'Europe. C'est un moyen bien commode de s'épargner des recherches et des études, mais qui est loin d'être satisfaisant, à moins qu'on ne soit admirateur de cet écrivain qui s'écriait: "Heureux les peuples qui n'ont point d'histoire."

La vérité sur ce point, c'est que malgré le manque absolu d'annales ou d'archives nationales, il en est de nos sauvages comme des Bretons du continent européen, dont l'histoire nous a été conservée avec tant de soin, presque uniquement par la tradition orale.

Sans doute, une telle histoire est souvent défectueuse, écourtée, obscure à certains endroits et parfois même si

incertaine ou nuageuse que le sens nous échappe, ou nous laisse à de pures spéculations; cependant les faits principaux sont tellement accentués et reparaissent si souvent à la surface sous mille formes qu'un esprit un peu exercé peut réussir à reconstruire les phases importantes de la vie de chaque nation.

#### LES MANDANS.

Les plus anciens aborigènes connus du Nord-Ouest sont les Mandans. Furent-ils réellement les premiers fils d'Adam à fouler le sol vierge de ces régions et à troubler le silence de ses lacs et de ses forêts?

Le récit de quelques voyageurs et le manque absolu de tout monument antérieur à cette tribu nous portent tout d'abord à croire que l'Ouest était encore une terre inhabitée, lorsque l'avant-garde des Mandans, descendant des falaises des montagnes Rocheuses, s'élança à travers les immenses déserts de ce pays et qu'ils furent les premiers à contempler cette mer sans rivage de prairies ondulées où paissaient en paix, loin du regard de l'homme, d'innombrables troupeaux de cariboux et de bisons.

Certains auteurs, cependant, ont prétendu que d'autres tribus ont dû devancer les Mandans et disparaître par suite de cataclysmes, sans laisser de traces. Ils s'appuient, pour soutenir cette thèse, sur le fait que lorsque La Vérendrye découvrit ce pays, il trouva sur le plateau du Missouri des villages considérables de Mandans et ils en concluent que leur arrivée dans l'Ouest ne peut se perdre dans la nuit des temps et que par conséquent on ne saurait admettre que ces tard-venus n'aient point eu de devanciers. Ceux qui combattent cette opinion retournent qu'il est inouï qu'un peuple ait été englouti dans le néant, sans qu'on ait pu conserver son nom. On n'ensevelit pas, dans le silence du tombeau, disent-ils, l'histoire de toute une

nation. Les tombeaux, au moins, restent comme de tristes souvenirs de ces générations éteintes. Or, nous ne trouvons rien dans l'Ouest qui trahisse la présence d'un peuple plus ancien que les Mandans. De plus, affirment-ils, la tradition, parmi les Mandans, s'était conservée avec un soin étonnant. D'après cette tradition leur migration vers l'Est fut lente et couvre plusieurs siècles de durée.

D'où ils concluent que les Mandans furent les premiers êtres humains à respirer la brise du Nord-Ouest.

Cette hypothèse ne saurait tenir debout aujourd'hui.

Les Mandans ne disparurent qu'en 1838 et leur tradition, consultée par des voyageurs sérieux qui possédaient bien leur langue, constate que l'Ouest américain était déjà habité lorsqu'ils arrivèrent.

Les tribus nomades qui ont devancé les Mandans ne nous sont point suffisamment connues pour mériter une mention spéciale.

L'histoire du Nord-Ouest s'ouvre avec eux.

On croit généralement qu'ils étaient contemporains de Charlemagne et qu'ils envahirent l'Amérique au 9<sup>e</sup> siècle. Ils nous arrivèrent par l'isthme de Behring et ne se hâtèrent pas de traverser les montagnes Rocheuses, comme l'attestent de nombreux monuments qu'ils ont laissés près des côtes du Pacifique. La Vérendrye trouva les restes de cette nation sur le Missouri, et il leur donna le nom de Mantannes. Ce n'est que plus tard qu'ils furent désignés sous celui de "Faiseurs de Buttes."

Lorsque le P. Aulneau se rendit au fort St-Charles, en 1736, comme missionnaire de La Vérendrye, il avait reçu instruction de son supérieur, d'atteindre le lac Winnipeg où il devait rencontrer des partis d'Assiniboines, qui venaient à chaque année y faire la pêche du poisson blanc et il devait se diriger avec eux, à l'automne, vers l'Ouest, à la recherche d'une tribu de sauvages sédentaires qui vivaient en villages.

Ces sauvages sédentaires étaient précisément les Mandans.

Leurs villages étaient protégés par de hautes murailles faites de blocs énormes ressemblant aux constructions pélagiques. Ils cultivaient le maïs, et une espèce de grain appelée "soleil." Ils récoltaient aussi des citrouilles et diverses variétés de tabac. Plusieurs Mandans avaient les yeux bleus et les cheveux blonds. Ces traits caractéristiques ne se rencontrent chez aucune autre tribu. Ils formaient un peuple à part, possédant sous le rapport de la civilisation, une supériorité marquée sur les autres sauvages. Ce peuple avait été autrefois très puissant et avait régné en maître souverain dans tout le Nord-Ouest.

Sa domination s'était étendue depuis les montagnes Rocheuses jusqu'à la rive ouest du lac Supérieur. Ils ne paraissent pas s'être avancés au delà du lac Népigon. Du côté sud-ouest, ils envahirent tous les territoires de l'Ouest américain, jusque vers l'Etat d'Ohio, qui paraît avoir été la limite de leur domination.

C'est là qu'ils rencontrèrent les premières bandes siousses, venues du sud, qui les arrêtrèrent dans leur marche et forcèrent le gros de la nation à rebrousser chemin.

Plusieurs bandes continuèrent néanmoins à se répandre dans le sud, en contournant du côté est les guerriers sioux et vinrent s'échouer dans le Mexique et dans la Floride.

Traqués comme des bêtes fauves, par leurs impitoyables ennemis, les Mandans furent bientôt décimés. Lorsque le pays fut découvert, ils ne formaient plus que quelques villages et ils osaient à peine s'éloigner de quelques jours de marche de leurs forts, de crainte de leurs cruels vainqueurs.

## LES SIOUX.

Les Sioux, qui supplantèrent les Mandans, émigrèrent des côtes du Pacifique, dans le voisinage du Mexique.

Ils faisaient partie des nations tributaires des rois mexicains.

Leur tradition conserve le fait de leur migration des côtes du Pacifique vers le Nord-Ouest du continent.

L'historien Carver leur assigne une origine chinoise et cite les syllabes "che-chaw-chu" communes à ces deux nations et le mot "shungo," qui signifie esclave en chinois et "shungush," qui veut dire chien dans la langue siousse. Les Sioux, après avoir fait un grand carnage des Mandans, sur les bords de l'Ohio, envahirent tout le pays, jusqu'aux lacs Winnipeg et Manitoba et se répandirent ensuite dans l'Ouest. Cette nation, comme celle des Iroquois, se composait de plusieurs tribus confédérées. Les plus célèbres de ces tribus étaient les Dakotas, Titous, Sautés, Missouriis, Omahas, Poukas, Osages, Assiniboines, Gros-Ventres, Kansas, Corbeaux, Yanktous et les Renards. Ils envahirent une grande partie du Nord-Ouest canadien. Toutes ces tribus parlaient la même langue, avec quelques variantes plus ou moins considérables, suivant l'éloignement où elles se trouvaient les unes des autres.

Lorsque Desgroseilliers et Radisson se rendirent à la rivière Kaministiquia, en 1662, les Cris les informèrent que les Sioux venaient quelquefois faire des incursions jusqu'au lac Supérieur, mais qu'ils se montraient rarement dans cette région. Déjà les Cris s'étaient rendus maîtres de cette partie du pays et les Sioux ne s'y rendaient qu'à la dérobée, pour y faire un coup de main et se sauver ensuite avec quelques chevelures. Ils continuèrent à perdre, à tous les ans, du terrain, car à l'arrivée de La Vérendrye au lac des Bois, en 1732, les Cris régnaient en maîtres sur ce lac et commençaient à descendre la rivière

Winnipeg. La bande de Sioux qui assassina le P. Aulneau en 1736, n'était qu'un parti de guerre, qui après ce cruel fait d'armes, se sauva en toute hâte vers le lac Rouge, d'où il était parti.

Repoussés à leur tour par les Cris, les Sioux se replièrent vers le Minnesota, le Dakota et le Montana, qu'ils ensanglantèrent plus d'une fois par des massacres atroces. Ils furent longtemps la terreur des prairies, qui retentirent des gémissements de leurs victimes.

Leur insigne mauvaise foi et leur peu de scrupule à briser les traités de paix les plus solennels, leur attirèrent la haine des autres tribus, qui avaient toutes la main levée contre eux.

Leur nom même de Sioux signifie "Ennemi détesté."

Les aborigènes les désignaient sous le nom d' "Egorgeurs."

A vrai dire, ils n'ont pas volé cette qualification-là et c'est à peu près la seule chose qu'ils n'ont pas volée, car ils étaient aussi pillards que cruels.

Les Sioux étaient fort vaniteux de leur toilette, et afin de s'assurer qu'elle était irréprochable, ils avaient l'habitude, autrefois, de se mirer au bord de l'onde pure des rivières. C'est en souvenir de cet usage, qu'ils nommèrent le miroir, lorsqu'il fut introduit chez eux, "l'eau dans laquelle on se regarde."

#### LES PONKAS.

Les Ponkas, tribu des Sioux, habitaient autrefois les bords du lac Winnipeg et de la rivière Rouge et imposaient à toutes les autres races par leur grande valeur. Ils étaient surtout remarquables par l'extérieur imposant et plein de dignité de leurs guerriers. Exaltés par le sentiment de leur supériorité, ils traitaient avec un souverain mépris les autres tribus. Drapés dans leurs robes de buffalo ou de biche, ils affectaient des airs de grandeur et

d'orgueilleuse réserve. Rusés comme des renards, lorsqu'un parti de guerre voulait s'approcher d'un camp ennemi, pour reconnaître le point faible avant de l'attaquer, ils envoyaient quelques jeunes gens, couverts de peau de loup, se promener sur les hauteurs avoisinantes.

Cette stratégie finit par être découverte par les autres sauvages et n'eut plus de succès.

#### LES ASSINIBOINES ET LES CHRISTINEAUX.

La tribu des Assiniboines ne constituait autrefois qu'une des nombreuses familles de la confédération siousse. Voici dans quelle circonstance ils se séparèrent du reste de leur nation, pour former un peuple distinct. Après l'établissement de la Compagnie de la baie d'Hudson, sur le littoral de la mer et la construction de plusieurs forts dans cette région, les Christineaux se mirent à traiter avec les Anglais et à leur porter leurs fourrures. Ils en reçurent, en échange, des armes à feu. Comme les Christineaux étaient continuellement en guerre avec les Sioux, ils ne tardèrent pas à obtenir de grands avantages sur ces derniers, qui n'avaient que leurs arcs et leurs flèches pour se défendre. L'avant-garde des Sioux était la tribu des Assiniboines. Ils s'avançaient au nord jusqu'à la frontière des territoires de chasse des Christineaux. Ils furent par conséquent, les premiers à éprouver la supériorité des armes nouvelles de leurs ennemis héréditaires. Comprenant l'inutilité de leurs efforts et voulant éviter une ruine complète, ils demandèrent la paix.

Afin de la cimenter d'une manière plus durable, ils s'allièrent aux Christineaux, en épousant leurs filles. Les autres Sioux qui n'étaient pas entrés dans cette union, se plaignirent amèrement de ce qu'ils considéraient comme une trahison.

Ils tinrent les Assiniboines en suspicion et firent de nombreux appels aux liens du sang, pour les induire à bri-

ser le pacte fait avec les Christineaux. Ils ne purent obtenir que la promesse de garder une neutralité absolue, entre leurs frères et leurs alliés.

Quelque temps après, un camp considérable d'Assiniboines était à fêter joyeusement l'union d'un grand chef christineau avec la fille d'un chef assiniboine, sur les bords de l'Assiniboine, lorsqu'arriva un jeune guerrier sioux. Ce dernier avait en vain sollicité la main de cette jeune fille, qui était d'une beauté ravissante. Irrité de voir qu'un Christineau lui était préféré, il se décida d'en tirer vengeance. A la tête du parti qui l'accompagnait, il tenta d'enlever la jeune épouse au chef christineau et les tua tous deux. Cet événement eut lieu vers 1690 et depuis lors, les Assiniboines qui se trouvaient entre deux feux, décidèrent de se ranger du côté des Christineaux.

Lesueur, en 1700, écrivait: " ce n'est que depuis quelques années que les Assinipoëls font la guerre avec les Sioux."

Les Assiniboines habitaient les bords de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom ainsi que ceux de la rivière Winnipeg, Souris et des lacs Manitoba et Winnipeg. Du temps de LaVérendrye, le lac Winnipeg s'appelait " lac des Assinipoëles." Après qu'ils eurent fait la paix avec les Christineaux, leurs bandes se répandirent au nord de la Saskatchewan, jusqu'au haut de la rivière Athabaska.

#### CRIS ET SAUTEUX.

Ces deux tribus appartenaient à la race algine, qui comprend également les Objiways, les Maskégons, les Ouatouais et les Montagnais du Saguenay et du Labrador.

Leur langue a une origine commune et malgré les variations apportées par le temps et l'éloignement, les missionnaires du Labrador qui n'ont appris que le " montagnais," peuvent encore, de nos jours, se faire comprendre des Cris des prairies et des Sauteux.

Les Cris furent les premiers essais d'Algonquins qui

gagnèrent l'ouest et ils furent suivis plus tard par les Maskégons, les Objiways et les Sauteurs. Ce sont tous des groupes sortis d'une souche commune.

Cette séparation toutefois ne s'est accomplie que lentement.

Les rapports ne furent rompus avec la nation mère que longtemps après la découverte de l'Ouest par La Vérendrye.

A mesure que le gibier s'éloignait ou que la chasse faisait défaut, ces bandes errantes s'enfonçaient davantage dans l'intérieur du pays. Un certain nombre de familles hivernaient tout d'abord près d'un lac giboyeux ou d'un site pittoresque qui avait charmé leurs yeux. Au printemps, ils retournaient revoir leurs parents. Un groupe se décidait à les suivre, à l'automne suivant, et peu à peu on finissait par se fixer dans cette nouvelle patrie, en attendant que la nouvelle génération continue de la même façon à pénétrer encore plus avant dans l'Ouest. Lorsque les premières bandes crises atteignirent le lac Népigon, ils y rencontrèrent quelques familles siousses qui les avaient devancées. Les Sioux cherchèrent à entraver la marche des Cris vers l'Ouest et à repousser ces envahisseurs de leurs territoires. La guerre s'alluma entre ces deux nations pour ne plus s'éteindre.

Les Cris étaient braves et l'emportèrent. Ils refoulèrent les Sioux devant eux et s'ouvrirent un chemin jusqu'à la rivière Winnipeg, en suivant à peu près la route que devait prendre plus tard le découvreur du Nord-Ouest et une foule de traiteurs.

Après avoir descendu la rivière Winnipeg jusqu'au lac du même nom, ils envahirent la rivière Nelson, et se répandirent sur le littoral de la baie d'Hudson. D'autres remontèrent la rivière Saskatchewan et débordèrent dans les prairies de l'Ouest, qu'ils inondèrent de leurs bandes guerrières jusqu'au pied des montagnes Rocheuses.

Les Cris paraissent avoir séjourné longtemps au lac Népigon. Un nombre considérable de leur nation se dirigea, de ce lac, directement à la baie James, et se fixèrent tout autour de la baie d'Hudson, tandis que le reste prenait plus tard la route de l'Ouest par la rivière Pigeon.

Les Cris, venus des bords de l'Atlantique, étaient de provenance scandinave ou normande et couvrent plus de la moitié du continent dans sa largeur. On les rencontre depuis les côtes du Labrador jusqu'aux sources de la rivière des Arcs, et depuis les sources du Mississipi, jusqu'aux plages de l'océan Glacial. On les appelait autrefois Kristineaux ou Christineaux. Ils se nomment eux-mêmes "Néhivourik," qui signifie "le vrai peuple." Ils se subdivisent en trois branches.

Les Cris des prairies qui habitent les plaines d'Assiniboia et d'Alberta; les Cris des bois que l'on rencontre dans l'Athabaska et la partie nord d'Alberta, et enfin les Cris des marais dont le territoire comprend à peu près celui de Keewatin. Les employés de la compagnie de la baie d'Hudson éprouvaient beaucoup de sympathie pour cette puissante nation. Ils leur donnaient le titre pompeux de "Home Guard."

Ils étaient en effet leurs alliés naturels et protégeaient leurs comptoirs contre les incursions des autres indigènes. Les officiers de la compagnie les employaient comme guides, bateliers et chasseurs.

D'un caractère doux et de mœurs paisibles, ils ressentaient néanmoins vivement la moindre injure et se montraient implacables dans leur vengeance. Les Cris livrèrent bien des combats aux Sioux, dont ils étaient craints. Ils demeurèrent maîtres des prairies de l'Ouest canadien. Au temps de leur splendeur, lorsque les troupeaux de bisons inondaient pour ainsi dire l'Ouest, ils mettaient toute leur vanité dans le nombre de leurs chevaux et la beauté de leur tente couverte de peaux d'une parfaite blancheur et ornée de dessins bizarres.

Les trois types différents de la race algonquine dans le Nord-Ouest, sont les Cris, les Sauteux et les Maskégons.

Les Sauteux sont orgueilleux et rebelles à la civilisation et au christianisme. Les Maskégons au contraire sont doux et pacifiques. Les Sauteux se rendirent à l'ouest plus tard que les Cris. Ce sont les derniers venus de cette nombreuse famille. Ils se fixèrent d'abord au saut Sainte-Marie et y séjournèrent de nombreuses années. C'est de là que leur est venu le nom qu'ils portent.

En 1800, on les trouve au nord des lacs Népigon et Winnipeg.

Pendant qu'une partie des Sauteux suivait la rive nord du lac Supérieur et pénétrait dans l'ouest, par cette zone comprise entre les lacs Népigon et Winnipeg du côté sud, et la baie d'Hudson du côté nord, une autre partie se dirigeait vers la rive sud du lac Supérieur, atteignait la tête du Mississipi et se repliait ensuite vers le nord, par la vallée de la rivière Rouge, laissant entre la bande nord et la bande sud, une zone d'environ 150 milles de largeur, occupée par les Assiniboëls et surtout les Cris.

Toutefois la ligne de démarcation entre le territoire occupé par les Cris et les Sauteux n'est pas toujours facile à déterminer. Ces deux peuples de même origine, sont souvent mêlés. Plusieurs auteurs les désignent sous le nom de "Chippeways ou Ojibways". Cette désignation leur vient d'une tribu qui habitait les environs du lac Rouge. On a fini par l'étendre à toute la nation. Les Sauteux appelaient les Sioux "Pwannah." Nos voyageurs en ont fait "Apala", qui veut dire, un morceau de viande rôti devant le feu.

Il n'est pas improbable que cette étymologie provient de la coutume barbare des Sauteux d'autrefois, de faire rôtir et de manger la chair des Sioux qu'ils tuaient ou faisaient prisonniers.

Powassin, le grand chef des Sauteux, se flattait de pou-

voir retracer ses ancêtres jusqu'à un chef de la tribu des Outaouais et il n'était pas le seul qui avait conservé aussi fidèlement le souvenir de sa généalogie.

CONCLUSION.

Arrêtons-nous ici. Nous avons indiqué par ordre chronologique les trois nations qui se sont succédé au Nord-Ouest canadien. On croit généralement que les Pieds-Noirs et les Montagnais émigrèrent d'Asie et traversèrent les montagnes Rocheuses, après l'arrivée des Sioux et probablement aussi des Cris.

D'après ce qui précède, les Mandans venus de la Tartarie par l'isthme de Behring, auraient été les premiers habitants de l'Ouest. Les Sioux, descendants de Mongols, les auraient repoussés et détruits. Les Cris et les Sauteux, descendants des Scandinaves ou des Normands, venus de l'Atlantique, auraient à leur tour chassé les Sioux et pris possession du pays, qu'ils occupaient encore à l'arrivée de La Vérendrye.

Telle semble être l'opinion la plus accréditée sur l'histoire des races primitives qui habitèrent autrefois Manitoba et le Nord-Ouest canadien.

*L.-A. Prud'homme.*



## EMILE NELLIGAN ET SON ŒUVRE

**S**OUS ce titre paraîtront bientôt en volume les poésies d'un compatriote, dont le talent précocé et la malheureuse destinée attirent également la sympathie. — Emile Nelligan fut de ceux qui, en fait de dons poétiques, doivent tout à la caresse des dieux. On nous a conté qu'à cinq ans, devant un firmament plein d'étoiles, il s'écria : "Maman! que d'allumettes au ciel! Est-ce que la nuit ne va pas flamber?" — C'était déjà le don de "seconde vue", le don de l'image forte et neuve qui fait les grands poètes et les discerne des petits. Depuis lors l'intuition des formes grandit en lui, avec la sève ardente et les entrelacements confus des végétations sauvages. A vingt ans, à l'âge où d'autres balbutient encore la langue des lettres, Emile Nelligan avait déjà fait le tour des écoles et des théories, rimant selon Gauthier, selon Baudelaire, selon Verlaine, au gré du caprice, et, à travers ces adatars où sa personnalité risquait de se dissoudre, trouvant encore le secret de rester lui-même. — Il devait, hélas! subir la jalousie des choses, et, comme tant de génies éteints dans leur premier rayon, tomber victime de la Muse traîtresse. — Mais, de la catastrophe où tout sombrait, de riches épaves ont surnagé. Nelligan laisse, en fragments épars, une œuvre audacieuse et admirable de promesses. Parmi les gaucheries du débutant, s'affirme la maîtrise d'un esprit subtil, brillant, original, et d'un écrivain de haute marque.

Il s'était, par goût et par instinct, jeté à l'avant-garde du mouvement moderniste en notre pays : son style a donc de quoi scandaliser plus d'un dévot des mornes classiques ;

mais il plaira aux esprits plus larges, plus délicats aussi, qui croient que le moule artistique doit se renouveler sans cesse, et que l'effort est fier, de chercher des passes inexplorées pour atteindre les cimes du Beau.

Les lecteurs de la REVUE seront heureux d'avoir la primeur de quelques pièces, prises dans les cahiers de Nelligan, un peu au hasard, et qui montrent sous des faces diverses le talent de ce nouvel "enfant sublime". (1)

LOUIS DANTIN.

---

#### LE TOMBEAU DE LA NEGRESSE

Alors que nous eut fui le grand vent des hivers,  
Aux derniers ciels pâlis de mars, nous la menâmes  
Dans le hallier funèbre aux odeurs de cinnames,  
Où germaient les soupçons de nouveaux plants rouverts.

De hauts rameaux étaient criblés d'oiseaux divers  
Et de tristes soupirs gonflaient leurs jeunes âmes ;  
Au limon moïte et brut où nous la retournâmes  
Que l'Africaine dorme en paix dans les mois verts.

Le sol pieusement recouvrira ses planches,  
Et le bon Bengali, dans son château de branches,  
Pleurera sur maint thème un peu de ses vingt ans.

Peut-être, revenus en un lointain printemps,  
Verrons-nous, de son cœur, dans les buissons latents,  
Eclore un grand lis noir entre des roses blanches.

---

(1) La rédaction de la *Revue* recevrait volontiers les demandes de souscription au recueil complet, qui formera un volume d'environ 200 pages, et se vendra 75 centins, payables sur livraison seulement. — Adresser : M. Albert Jeannotte, Montréal.

## LE VAISSEAU D'OR

Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif :  
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues ;  
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,  
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil  
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,  
Et le naufrage horrible inclina sa carène  
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes  
Révélaient des trésors que les marins profanes,  
Dégout, Haine et Névrose, entre eux ont disputé.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?  
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?  
Hélas ! il a sombré dans l'abîme du Rêve !

## MON ÂME

Mon âme a la candeur d'une chose étoilée,  
D'une neige de février...  
Ah ! retournons au seuil de l'Enfance en allée,  
Viens-t'en prier...

Ma chère, joins tes doigts et pleure et rêve et prie,  
Comme tu faisais autrefois  
Lorsqu'en ma chambre, aux soirs, vers la Vierge fleurie  
Montait ta voix.

Ah ! la fatalité d'être une âme candide  
En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers,  
D'avoir une âme ainsi qu'une neige aux hivers  
Que jamais ne souilla la volupté sordide !

D'avoir l'âme pareille à de la mousseline  
 Que manie une sœur novice de couvent,  
 Ou comme un luth empli des musiques du vent  
 Qui chante et qui frémit le soir sur la colline !

D'avoir une âme douce et mystiquement tendre,  
 Et cependant, toujours, de tous les maux souffrir,  
 Dans le regret de vivre et dans l'effroi de mourir,  
 Et d'espérer, de croire... et de toujours attendre !

---

#### NOTRE-DAME DES NEIGES

Sainte Notre-Dame, en beau manteau d'or,  
 De sa lande fleurie  
 Descend chaque soir, quand son Jésus dort,  
 En sa Ville-Marie.  
 Sous l'astral flambeau que portent ses anges,  
 La belle Vierge va  
 Triomphalement, aux accords étranges  
 De céleste viva.

Sainte Notre-Dame a là-haut son trône  
 Sur notre Mont-Royal,  
 Et de là, son œil subjugué le Faune  
 De l'abîme infernal.  
 Car elle a dicté : " Qu'un Ange protège  
 De son arme de feu  
 Ma ville d'argent au collier de neige,"  
 La Dame du ciel bleu.

Sainte Notre-Dame, ô tôt nous délivre  
 De tout joug pour le tien.  
 Chasse l'étranger ! Au pays de givre,  
 Sois-nous flamme et soutien.

Ce placet fleuri de choses dorées,  
Puisses-tu, de tes yeux,  
Bénigue, le lire aux roses vesprées,  
Quand tu nous viens des cieux.

Sainte Notre-Dame a pleuré longtemps  
Parmi ses petits anges,  
Tellement, dit-on, qu'en les cieux latents  
Se font des bruits étranges,  
Et que notre Vierge, entraînant l'Eden,  
O floraison chérie!  
Va tôt reflleurir en même jardin  
Sa France et sa Ville-Marie.

---

## CHAPELLE DE LA MORTE

La chapelle ancienne est fermée  
Et je refoule, à pas discrets,  
Les dalles sonnant les regrets  
De toute une ère parfumée.

Et je t'évoque, ô bien-aimé!  
Epris de mystiques attrait:  
La chapelle assume les traits  
De ton âme qu'elle a humée.

Ton corps fleurit dans l'autel seul  
Et la nef triste est le linceul  
De gloire qui te vêt entière,

Et dans le vitrail, tes grands yeux  
M'illuminent ce cimetière  
De doux cierges mystérieux.

---

## LE REGRET DES JOUJOUX

Toujours je garde en moi la tristesse profonde  
 Qu'y grava l'amitié d'une adorable enfant,  
 Pour qui la mort sonna le fatal olifant,  
 Parce qu'elle était belle et gracieuse et blonde.

Or, depuis que je me sens muré contre le monde,  
 Tel un prince du Nord que son Kremlin défend,  
 Et, navré du regret dont je suis étouffant,  
 L'Amour, comme à sept ans, ne verse plus son onde.

Où donc a fui le jour des joujoux enfantins,  
 Lorsque Lucile et moi nous jouions aux pantins  
 Et courions tous les deux dans nos robes fripées?

La petite est montée au fond des cieux latents,  
 Et j'ai perdu l'orgueil d'habiller ses poupées...  
 Ah! de franchir si tôt le portail des vingt ans!

## LA CLOCHE DANS LA BRUME

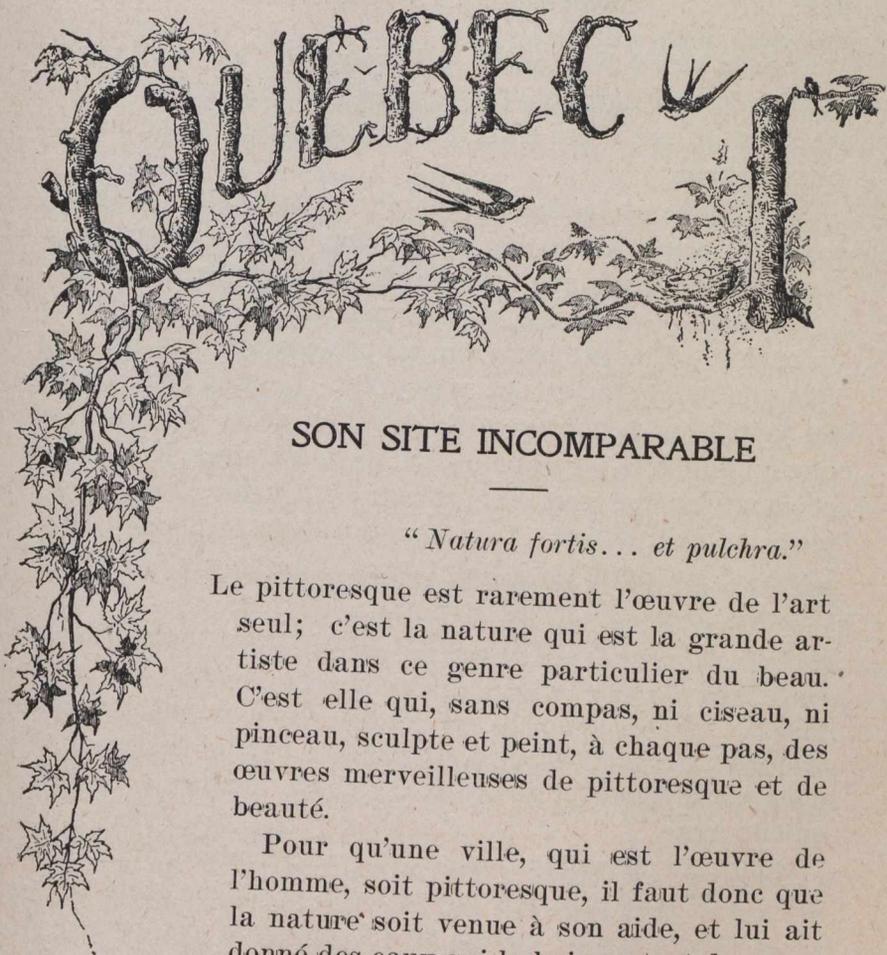
Ecoutez, mais soyez calme, mon âme! Il pleure  
 Tout au loin dans la brume... Une cloche! Ses sons  
 Gémissent sous le noir des nocturnes frissons  
 Pendant qu'une tristesse immense vous effleure.

A quoi songez-vous donc? A quoi pensez-vous tant?  
 Vous qui ne priez plus, ah! serait-ce, pauvre,  
 Que vous compariez soudain votre détresse  
 A la cloche qui rêve aux angélus d'antan?

Comme elle vous geignez, funèbre et monotone,  
 Comme elle vous tinte dans les brouillards d'automne,  
 Plainte de quelque église exilée en la nuit.

Et qui regrette, avec de sonores souffrances,  
 Les fidèles quittant son enceinte qui luit  
 Comme vous regrettez l'exil des Espérances.





## SON SITE INCOMPARABLE

*“Natura fortis... et pulchra.”*

Le pittoresque est rarement l'œuvre de l'art seul; c'est la nature qui est la grande artiste dans ce genre particulier du beau. C'est elle qui, sans compas, ni ciseau, ni pinceau, sculpte et peint, à chaque pas, des œuvres merveilleuses de pittoresque et de beauté.

Pour qu'une ville, qui est l'œuvre de l'homme, soit pittoresque, il faut donc que la nature soit venue à son aide, et lui ait donné des eaux qui la baignent, et des montagnes ou de hautes collines qui l'élèvent au-dessus du niveau commun.

Aussi les villes bâties aux bords de la mer, d'un fleuve ou d'une rivière, ou d'un lac, ou tout au moins sur des collines élevées, sont-elles les seules vraiment pittoresques.

La montagne est à la ville ce qu'est le piédestal à la statue. Elle lui est nécessaire pour voir et être vue.

Les grandes eaux lui servent de miroir, l'arrosent, la purifient, l'abreuvent, lui donnent le mouvement, la vie, et une grande variété d'aspects.

Otez la mer à Naples, et le Bosphore à Constantinople; nivelez les collines où s'étagent les frontons et les dômes de Rome, et ces villes n'auront plus ni caractère ni beauté pittoresques.

La Tamise et la Seine sont des fleuves bien maigres; mais, si vous alliez les supprimer, vous enlèveriez à Londres et à Paris une très grande partie de leurs beautés.

La cité de Québec est, sous ce rapport, l'enfant gâtée de la nature. Elle est bâtie sur un promontoire qui est à la fois une montagne et une presqu'île. Le plus beau fleuve du monde en fait presque le tour, et, grâce au concours que lui donne le plus humble de ses tributaires, le superbe promontoire qui sert de piédestal à Québec, baigne ses pieds au sud, à l'est et au nord-est dans le fleuve Saint-Laurent, au nord et au nord-ouest dans la rivière Saint-Charles.

Sans doute cette rivière n'est pas grande, mais elle est jolie tout de même, et elle fait de son mieux pour nous plaire, quand, s'élançant du sommet des Laurentides, elle serpente gracieusement à travers les bois et les prairies pour venir apporter ses eaux fraîches et saines à la ville qu'elle aime.

Quant au Saint-Laurent, c'est une des plus admirables œuvres de la nature, une merveille de grandeur et de beauté. Dans sa course vers la mer, il ne passe pas devant la cité de Champlain sans se détourner pour la mieux voir. Il fait un demi-tour pour la baigner et la caresser plus longtemps: il ouvre ses bras pour mieux l'embrasser; il semble regretter de s'en séparer, et si les voyageurs que ses flots transportent comprenaient le langage de ce roi des fleuves, ils l'entendraient probablement dire: "Voici ma ville bien-aimée, le plus beau joyau de ma couronne."

Rien de vivant et de mouvementé comme cet inépuisable déversoir des grandes eaux de l'Ouest. On croirait souvent qu'il se repose, mais il marche toujours, portant ses

flots à l'Océan, qui engloutit tout, comme la mort engloutit les hommes et les œuvres.

Tout en marchant sans cesse, il demeure toujours. Ses flots passent, s'écoulent, et disparaissent, mais ils sont remplacés par d'autres qui les poussent. Et le noble fleuve est toujours là l'ornement, le charme et la grande attraction de notre ville pittoresque.

Il l'entoure comme une ceinture, il la féconde, il la nourrit, il la purifie de ses odeurs malsaines. Il lui amène des richesses et des admirateurs de tous les pays du monde.

Il est si grand que dans une partie de son cours on l'appelle la mer. Il est si puissant que, lorsqu'une chaîne de rochers lui barre la route, il fait des bonds comme le Niagara, ou des rapides tumultueux qu'on entend mugir à des distances énormes.

Tantôt il est sauvage et se plaît au milieu des solitudes, des forêts et des montagnes, entre des rives inhabitées. On dirait qu'il rêve alors aux époques déjà lointaines où les seuls Indiens sillonnaient ses eaux dans leurs pirogues légères.

Tantôt il sourit à la civilisation, se fait le moteur de l'industrie et du commerce, et le facteur principal de la prospérité des grandes villes.

Actif et infatigable, il met ses forces au service des hommes, il porte sur son dos les richesses de la nature et les produits de l'industrie humaine. Mais il ne permet pas qu'on le réduise en esclavage, ni qu'on l'arrête. Il veut être libre, et se hâter toujours vers le terme de sa course, sans s'épuiser jamais. Les vents contraires ont beau lutter contre lui, ils ne font que faire chanter ses vagues, qui expriment leur triomphe dans des strophes merveilleuses à entendre.

Vieux comme la terre, et jeune comme le printemps, il a connu les époques phéhistoriques. Il se souvient des premiers fils d'Adam venus sur ses rivages, et des races

païennes qui y adorèrent le soleil, et il prodigue aujourd'hui ses labeurs et ses biens aux races chrétiennes qui peuplent ses bords.

Il apporte à Québec les richesses de l'Orient et de l'Occident. Il transporte ailleurs les produits de ses terres et de son industrie. Il promène ses habitants sur ses eaux profondes. Il reçoit complaisamment dans son cours large et rapide toutes les impuretés de la ville, et les charrie vers la grande piscine dont le sel purifie toutes les corruptions.

Pour se rendre plus utile, sans doute, il remonte vers sa source deux fois par jour, et les mêmes flots repassent plusieurs fois devant la ville bien-aimée avant de se décider à lui dire adieu.

Mais ce beau fleuve n'est pas le seul facteur du pittoresque de Québec. La célèbre cité a de plus sa montagne, son rocher aux larges assises et aux sommets harmonieusement superposés, pour la grandir, pour l'élever au-dessus des autres, pour lui fournir l'air frais et pur des hauteurs, pour que le soleil se lève plus tôt et se couche plus tard sur ses murs, pour qu'on puisse de loin la saluer, l'admirer, et contempler ses charmes caractéristiques.

Ce rocher est en outre, pour la cité de Champlain, une forteresse naturelle, un merveilleux rempart qu'aucune force humaine n'aurait pu construire. Car il s'enfonce profondément sous le fleuve, et il se dresse au-dessus avec des escarpements formidables, à une hauteur de plus de quatre cents pieds.

C'est le piédestal le plus remarquable par sa masse et le plus artistique par sa forme, sur lequel on puisse poser une ville fière de sa beauté.

C'est l'observatoire le mieux situé et le plus riche en perspectives saisissantes, et quand on s'arrête à son sommet, pour regarder couler le fleuve à ses pieds, on a l'idée de l'éternelle immobilité contemplant l'éternel mouvement.

Du côté sud, c'est-à-dire d'où viendront naturellement les ennemis, il est coupé à pic et se dresse comme une muraille de Chine infranchissable. Aussi Montgomery a-t-il payé de sa vie la tentative téméraire de s'y aventurer.

Du côté nord, il s'abaisse par degrés, de manière à former le plus vaste et le plus régulier des amphithéâtres, ayant pour arène la rivière Saint-Charles et sa riante vallée, et pour horizon un autre amphithéâtre encore plus colossal et plus élevé, la chaîne des Laurentides.

Quand vous gravissez ses degrés vous voyez l'horizon s'agrandir à chaque pas sous vos yeux, et vous offrir toujours de nouveaux objets d'admiration. Des échappées brillantes vous découvrent sans cesse des beautés nouvelles. Les perspectives succèdent aux perspectives dans une suite de gradations éblouissantes et grandioses, et l'œil ne sait ce qu'il doit admirer davantage, de la grandeur du spectacle, ou de la variété de ses aspects.

La chaîne superbe des Laurentides au nord, la gracieuse île d'Orléans et ses collines boisées à l'est, les hauts promontoires de Lévis au sud, et enfin le rocher de Québec, forment un cirque merveilleux au fond duquel bruissent et brillent les eaux du grand fleuve et de la rivière Saint-Charles.

C'est un panorama d'une rare majesté, dont les proportions titanesques dessinent des profils infinis, et dont les plis verdoyants ébauchent des sourires de parterres en fleurs.

Certes, l'architecte qui a bâti ce colisée sauvage est un grand artiste, et l'homme qui y jeta les fondements d'une ville avait le culte du grand et du beau.

Nulle part en Amérique, il n'aurait pu trouver un site plus pittoresque et plus en harmonie avec ses desseins. Car notre grand Champlain n'a pas été un homme de hasard, et ce n'est pas par accident qu'il a fondé notre ville. Ce qu'il avait l'intention de faire, c'est ce qu'elle est devenue: une ville maritime, c'est-à-dire un port de mer, une

forteresse puissante et qu'on pouvait regarder jadis comme imprenable, une ville d'une beauté naturelle insurpassable.

Dans ses armes et sa devise, notre ville se proclame "*natura fortis*," et je me permets d'ajouter: "*et pulchra*," car la nature l'a faite aussi belle que forte. Il est curieux de voir combien les habitants des villes bâties sur les hauteurs, et au bord des eaux, sont fiers de ces avantages. A Jérusalem, à Rome, à Paris, il n'y a vraiment que des collines, mais les habitants de ces villes les décorent du nom de montagnes.

Ecoutez les *Londonniens* vanter la Tamise, les Bordelais, la Garonne, et les Marseillais le Rhône; quel serait l'orgueil de ces populations, si elles avaient le fleuve Saint-Laurent et le cap Diamant!

Au reste, ce goût des hommes pour les hauteurs, ils le tiennent de Dieu même, qui a toujours marqué sa prédilection pour les montagnes. David les appelle quelque part les escabeaux des pieds du Seigneur, et c'est presque toujours sur leurs sommets qu'il s'est manifesté à la terre. Il suffit de se rappeler, pour s'en convaincre, le Sinâï, l'Horeb, le Thabor, le Calvaire et le mont des Oliviers.

Nous avons donc bien raison de proclamer le site de Québec incomparable. La montagne sur les gradins de laquelle cette ville est échelonnée, le fleuve et la rivière qui la baignent, les promontoires du sud avec leurs hautes falaises, l'île d'Orléans avec ses collines gracieuses, ses bois et ses villages, et tout ce cadre varié du nord avec ses crêtes de montagnes, ses rangées de maisons blanches et ses vallées plantureuses qui laissent traîner jusqu'aux bords des flots les plis de leurs robes vertes, forment un ensemble d'un pittoresque achevé.

On a surnommé Jérusalem, la Sainte; Rome, l'Eternelle; Naples, la Belle — *la bella Napoli*. On surnommerà Québec, la Pittoresque!

*A.-B. Routhier.*

## DANS LES ALPES

---

(Suite)

### VIII

Quand le dernier morceau de biscuit, dur comme fer, eut craqué sous ses dents solides, Bermud, après avoir avalé deux tasses de thé bouillant, causa. Rien ne l'intéressait en dehors de son poste. Il en avait vu de rudes. La dernière tourmente avait démoli la baraque aux vivres. Tous les liquides avaient gelé. Le vin était devenu un énorme glaçon, un rubis de taille,— de pierre de taille! dit Bermud en riant.

Et ne voilà-t-il pas, tandis que je regardais balayer la neige amoncelée aux abords, que mon soldat, vous le connaissez? Rastoil, ce petit, là-bas, me crie: "Mon lieutenant, votre nez?" Et il se précipite, ramasse de la neige et se met à me frictionner vigoureusement le visage. Je le croyais fou, je lui envoie une bourrade qui le fait rouler à trois pas. Il se relève, une main sur ses côtes, et me regarde en riant: "Alors, frottez vous-même, mon lieutenant!..." Mon nez, moitié rouge, moitié blanc, était en train de geler, mon cher!

Puis il discuta longuement la question de l'alcool. Il désapprouvait formellement qu'on en donnât aux hommes, même en petite quantité. L'alcool provoquait une excitation factice, sans durée, après laquelle la dépression, la torpeur s'aggravait. Autre sujet de discussion. Il préférait les petites raquettes aux grandes. Clerget sur ces deux points pensait différemment. Il ne parvint pas à

persuader Bermud, dont la conviction était inébranlable. "Homme heureux, songea Clerget, qu'aucun doute ne tourmente!"

Nécessairement, ils parlèrent des distractions procurées aux hommes.

— Moi, dit Bermud, je leur ai fait déblayer une grande aire qui s'étend derrière le poste, et puis il y a deux traîneaux, confectionnés avec des caisses; trois hommes montent dans chacun, trois autres poussent derrière. J'organise des courses: les gagnants ont le droit de se faire voiturier. Vous n'imaginez pas comme ça les amuse.

Clerget n'avait pas trouvé cela. Il s'avoua battu de bonne grâce. Du reste, la disposition des lieux, trop en pente, ne l'eût point permis... En pente? il s'arrêta, réprimant un sourire joyeux à l'idée de sa découverte. Distancé, Bermud! Oui, vers l'ouest, le promontoire de Lussan s'infléchissait en double pente, assez peu prononcée, avec courbe convexe et concave. Des traîneaux? Ce n'était pas mal, on pouvait faire mieux; Clerget, lui, aurait des "montagnes russes."

Il savoura une seconde, l'orgueil du triomphe! Aussi bien, sans s'en douter, par sa ferme assurance, Bermud froissait un peu sa sensibilité ombrageuse. Il écoutait peu, répondait toujours: "Eh bien, moi..." Et il semblait considérer le poste de Challiers comme plus pénible, d'un service plus chargé, plus périlleux que tout autre. L'essentiel, selon lui, était l'entraînement physique.

— Tous mes hommes, dit-il, ont des biceps comme moi! — Il en avait d'énormes... — J'ai installé un gymnase dans la cour, et quand le temps est mauvais, on fait des haltères dans la chambrée... Il se mit à rire et dit: — Et puis, je les nourris solidement. Toujours du charbon dans la machine!

Il avait une expression si peu distinguée, une carrure si lourde d'officier plébéien, que Clerget, involontairement,

ressentit un léger dédain. Il se rappelait que Bermud, à Chambéry, vivait en sauvage; bon enfant, certes, mais inélégant au possible, usant ses effets jusqu'à la corde et évitant d'aller au café pour ne pas payer de consommation. Tous ignoraient son secret: il envoyait son argent disponible à ses vieux parents, réduits à une situation des plus précaires. Ce qui donnait en ce moment à Bermud cet air de parfaite santé morale et de satisfaction, c'est qu'à Challiers il faisait des économies, n'ayant aucun frais, et pouvait disposer pour "ses vieux" d'une somme plus ronde. Comme Clerget l'eût estimé, s'il avait pu soupçonner la délicatesse de cœur cachée sous cette rude enveloppe!

Mais le temps passait, et son camarade lui dit:

— Fâché de partir, mais c'est l'heure. Content de vous avoir vu, Clerget. Le célibat vous réussit. Vous avez meilleure mine qu'à Chambéry.

Le célibat? Clerget sourit, sachant les théories exposées au mess par Bermud, théories qui prêtant à rire, avaient soulevé des discussions amusantes, excité les gamineries des sous-lieutenants. Selon lui, l'officier, les soldats devaient être chastes: "Voyez les hercules, les gymnastes! disait-il. D'où tirent-ils leur force extraordinaire, sinon de la continence?" Et, affirmait-il avec une conviction naïve, l'idée fixe d'être les plus forts, pour flanquer une raclée à l'ennemi, devait primer tout; il réclamait qu'on développât davantage l'entraînement. C'est avec les jambes de ses soldats que Napoléon a conquis le monde! Clerget n'eût pas trouvé ces théories si ridicules s'il avait su par quelle pureté d'âme Bermud restait fidèle à une jeune fille pauvre qu'il aimait et n'épouserait jamais, faute de la dot réglementaire.

Ils se regardèrent. Bermud avait une si brave et bonne figure dans ses énormes moustaches, qu'une sympathie subite réchauffa la tiédeur de Clerget. De bon cœur, ils

se tendirent la main, ils se sourirent fraternellement, puis : — Au revoir, bonne chance ! et Bermud, suivi de ses hommes, précédé de Guibout alerte, disparut au tournant du chemin.

Clerget vit que ses chasseurs regardaient, eux aussi, s'en aller les camarades, et surprit sur leurs traits animés un fugitif attendrissement, nuancé de cette ironie que le soldat, philosophe ingénu, mêle à tout.

— Ils n'ont plus qu'à descendre, dit Gattolat, et nous, nous remontons !

— Tout de même, dit Macario, j'aime encore mieux remonter.

Et son regard de bon chien, dirigé vers Clerget, indiqua la préférence. Susbielle roulait une cigarette, les nerfs un peu agités. Ces visages nouveaux étaient les premiers qu'il eût vus depuis des mois ; il se sentait triste en songeant qu'il allait reprendre sa vie, tourner dans le même cercle d'actions monotones ; et Clerget aussi était mélancolique, comme après toute séparation.

— Allons, dit-il, en marche !

Un soleil pâle brillait sur la neige ; amollie, elle cédaît traîtreusement sous les pieds. Le "Cube", trop lourd, malgré ses raquettes, enfonça jusqu'à mi-cuisse, dut ramper sur les genoux pour se retirer du mauvais pas. Clerget se repentit presque d'avoir accepté l'invite de Bermud. Pourvu que l'avalanche... ! Il revit Formaly sur son lit de souffrance, le sergent, les deux hommes, et le sentiment de sa responsabilité l'étreignit. Moins la peur des conséquences pour lui-même qu'une cordiale anxiété vis-à-vis de ceux qu'il guidait et dont il répondait. En leur disant : "Pressez le pas, arrêtez-vous", il disposait de leur sort, et ce sort collectif, auquel se mêlait le sien, ne dépendait pas seulement des mesures de prudence : une fatalité supérieure le régissait, une force sournoise d'éléments que l'on devait déjouer.

Tout d'abord, le passage s'effectua sans incident, et Clerget, qui venait le dernier, commençait à respirer, quand un bruit formidable craqua, tonna, se répercuta d'échos en échos, en même temps que, sur une largeur de cinquante à soixante mètres, l'avalanche, en masses de neige et de pierres, se déplaçait avec une rapidité irrésistible, glissait au ravin dans un coup de vent si terrible que la secousse renversa Clerget.

Bien qu'il se fût cramponné d'instinct à un saillant de roc et ramassé pour donner moins de prise, il se trouva, en une seconde, culbuté, saisi, englouti dans le pan extrême de ce tapis de neige compacte qui croulait en gouffre. De la neige dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles, il eut la sensation brusque de la mort; un instinct machinal le porta cependant à se raccrocher, mains griffantes, yeux égarés. En un fulgurant éclair, il se trouva transporté comme par de l'autre côté de la vie; l'air, la pensée, le soleil, tout lui manqua; une branche de sapin, toute petite, au-dessus de sa tête, lui dit un adieu ironique; il se crut redevenu enfant, un soir qu'il avait défailli dans la robe blanche de sa mère; puis sans douleur, sans regret, il perdit conscience.

Fut-ce très court, cela dura-t-il des siècles? De quel monde inconnu revenait-il? Clerget avec stupeur contemplant les visages penchés sur lui. Le "Cube" le frictionnait, Susbielle lui mettait un flacon de sels sous le nez, Gattolat était pâle comme un mort, Macario pleurait à grosses larmes. L'étonnement de Clerget se prolongeait; que faisait-il dans ce chaos de montagnes, dans ce désert de neiges? S'y trouvait-il vraiment? D'ailleurs, lui-même, qu'était-il au juste? Pourquoi l'émotion de ces braves gens? Il eut alors l'idée qu'il s'était rompu les membres, et le choc mental fut si brusque qu'il réveilla toute sa personnalité complexe, le souvenir, l'angoisse. Mais non, rien de brisé, pas même une écorchure; il avait roulé en boule

dans la neige molle, et par miracle, la courroie de sa sacoche de cuir, rencontrant à vingt mètres en dessous un tronçon d'arbre pointant à ras, s'y était arrêtée, avait soutenu sous l'aisselle le corps inerte, donnant le temps aux soldats d'accourir et, au risque de se tuer sur la pente glissante et mal assurée, où s'émiettait la terre avec des paquets de neige, de le remonter sur la piste.

— Ce n'est rien ! dit Clerget qui fit jouer ses membres.

D'abord il n'avait pu les mouvoir, et cette horrible sensation de se sentir tout le corps en ouate l'avait bouleversé ; mais non, il n'avait absolument rien. Remis debout, il secoua son engourdissement, but une gorgée d'eau-de-vie ; son cœur tournait. A force de volonté, en s'appuyant sur le "Cube", il put faire quelques pas.

Il put voir alors, à l'émotion de ceux qui l'entouraient, combien il leur était cher. Macario guettait chacun de ses mouvements, prêt à le soutenir, à le porter au besoin. Susbielle laissait voir à quel point il avait été remué. Maintenant, tous éprouvaient un besoin de parler vite et beaucoup ; ils disaient ce qu'ils avaient ressenti en entendant le fracas de l'avalanche, en voyant le lieutenant emporté par l'extrémité de la masse roulante. Le "Cube", à dix pas, n'avait rien reçu, mais le brusque déplacement d'air l'avait collé si rudement à la roche, qu'il en avait, pendant quelques secondes, perdu le souffle. Susbielle maudissait la sensibilité nerveuse qui l'avait paralysé d'une sorte d'horreur, en voyant son chef disparaître, si bien qu'il n'avait pu d'abord se rendre utile. Macario était fier ; le premier il était arrivé au secours de Clerget. Cependant, Gattolat murmurait :

— Si vous êtes trop las, mon lieutenant, ne vous forcez pas. Nous vous porterons !

Mais Clerget préférait se forcer. Pâle et chancelant, tant la secousse l'avait bouleversé, il marchait quand même, s'appuyant sur l'alpenstock de Gattolat. On arri-

vait aux cascades. Diaprées d'arc-en-ciel, leur bouillonnement se dorait d'une écume de soleil; des bulles d'air fouettées remontaient en perles, et sur les côtés de la cataracte, des filets de diamants liquides se brisaient en éclats transparents, ruisselaient en pluie d'argent. Dans les bassins tourbillonnait un flot d'émeraude claire, et le bruit puissant et doux des chutes enveloppait le cœur d'un charme étrange, tandis que les yeux fascinés avaient peine à se détourner du merveilleux spectacle.

Clerget considérait cette splendeur avec une sorte d'étonnement. Ayant approché de si près la mort, il savourait avec intensité le mystère étrange de la vie. Ranimé par la vue de cette eau tumultueuse, par sa rumeur et sa juvénile féerie, il trouva une singularité plus belle aux trois dents du Géhor; le pâle soleil qui faisait luire leurs arêtes lui sembla plus lumineux qu'il n'avait été jamais; la forêt de sapins noirs évoqua pour lui toutes les verdure, depuis les petites feuilles des arbustes jusqu'aux grands ombrages séculaires. Le monde lui apparaissait plus jeune, plus vaste, plus beau. Le sang lui battait aux tempes, la vie à flots revenait dans ses veines; il se sentait joyeux à éclater de rire et triste à fondre en larmes. Touché par les attentions de ses chasseurs, par leurs sourires, par leurs regards qui interrogeaient sa fatigue, il se disait:

“ A quoi cependant cela a-t-il tenu? Il s'en est fallu de peu...” Et maintenant qu'il était sain et sauf, il se réjouissait que cela lui fût arrivé à lui plutôt qu'à l'un de ses hommes. Sa fierté bizarre à l'idée d'avoir eu son “ accident”, l'accident qu'on raconte d'un air détaché, entre camarades, était combattue par l'amour-propre: il éprouvait une sorte d'humiliation. Ce qu'un tel hasard avait de personnellement agressif et de haineux lui laissait un malaise superstitieux. Avertissement, ou, au contraire, immunité pour l'avenir? Puis il songea avec un attendris-

sement romanesque que pas une femme ne l'eût pleuré comme il eût aimé être pleuré. Et un profond, un mélancolique désir d'être aimé par une femme sûre, fidèle, montait en lui, des sources de l'être, comme s'il comprenait que notre existence est précaire, sans cesse menacée, et que ce n'est pas trop d'une tendresse absolue, d'un dévouement réciproque infini, pour s'épauler, se soutenir, marcher ensemble.

A cette minute vraiment solennelle, à ce tournant de vie que sa légèreté devait oublier le lendemain et qui cependant laisserait en lui une vibration lente à s'éteindre, Clerget se sentit comme subitement vieilli, assagi, orienté vers un destin plus grave.

## IX

Ce fut un beau jour que celui de l'inauguration des "Montagnes russes". Depuis un mois, tout le poste, aux heures de répit, travaillait avec une activité joyeuse. Ah! ceux de Challiers avaient des traîneaux; eh bien, on verrait ce que l'on savait faire à Lussan! Et cette émulation avait gagné les plus calmes. Les sceptiques — il y en a toujours — devenaient les plus enthousiastes. Les dédaigneux levaient des yeux brillants de curiosité. Vercomet en laissait brûler ses saucés; par la distraction du petit Abel, deux miches de pain se calcinèrent dans le four. Le charpentier Sainjoire, plus augural que jamais, mâchonnait dans sa barbe des projets de construction. Rigal donnait des conseils que Leloustre écoutait d'un air de supériorité ironique. Le "Cube", roulant des épaules et écarquillant les yeux, avait l'air de chercher de tous côtés une poutre à porter, une masse de terre à brouetter. Tétard ne manquait pas, avec son bonheur ordinaire, de s'enfoncer un clou dans le doigt. Macario rêvait tout haut, la nuit. Adam paraissait moins triste, Guiot res-

semblait à un bouc en folie. Susbienne délaissait ses gros livres de médecine, pour se livrer avec Clerget à des tracés mathématiques, à des épures. Le petit Michel raillait le courrier Gattolat.

— Hein, mon vieux, ça ira plus vite que tes grandes jambes!

— Blague! tu verras à la remontée si c'est aussi rigolo.

Parbleu, on pensait bien que les traîneaux ne regrimeraient pas tout seuls la pente, et qu'après avoir dévalé en quelques secondes au bas du ravin, il faudrait, pendant dix ou quinze minutes, s'atteler comme des bœufs et remonter en peinant. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire? Prost s'indigna avec un transport comique; pour un peu, il eût traité Gattolat de fainéant. Qu'est-ce qu'il fallait donc à monsieur? Des montagnes russes à ressort, sans arrêt, aller et retour gratis, un clou pour l'Exposition? Non, vrai, il s'en ferait mourir! Et puis, de quoi se mêlait-il? Est-ce lui qui aurait découvert un aussi fameux divertissement?... Gattolat, railleur, écoutait sans répondre; l'entrain de Prost les amusait tous, tant sa fureur au travail contrastait avec l'impression qu'il avait tout d'abord donnée de lui. C'était un texte d'innocentes plaisanteries.

Gattolat ne laissa pas échapper l'occasion:

— T'as toujours pas de rhumatismes à la langue!

Prost se tut; ces allusions lui étaient extrêmement désagréables. Wacogne intervint, en ordonnant la corvée de l'eau. Ce fut, pour les deux désignés, un véritable désespoir. On commencerait donc les montagnes russes sans eux? Wacogne s'entremet auprès de Clerget.

— Mais certainement, Wacogne. Nous n'essayerons les montagnes russes que demain. Faites remplir la réserve d'eau par précaution.

Avec quelle impatience on attendit ce lendemain! Ferait-il beau? S'il allait neiger? On s'était donné tant de mal

pour les tranchées; puis il avait fallu, en arrachant des pierres et des racines, en remblayant de neige, aplanir la double courbe convexe et concave, élargir au plateau de départ, relever au plateau d'arrivée. Quel mal on s'était donné pour la construction des traîneaux! Mais ils étaient réussis: de véritables objets d'art. Leloustre en avait festonné la bordure antérieure au couteau. Il y avait de vrais bancs pour s'asseoir, des poignées pour s'accrocher. Et dans le numéro un, le traîneau d'honneur, que Clerget devait étrenner, on avait mis une couverture sur le banc et des palmettes de sapin tout autour, en ornement. Le temps était à souhait, sec, vif, la piste résistante, on allait avoir du plaisir.

Clerget donnait les dernières instructions: attendre, pour lâcher le second traîneau, que le premier fût remisé sur la gauche, n'y monter que trois hommes à la fois. Wacogne, prenant place dans le second, et lui-même dans le premier, il restait quatre hommes à désigner: pour ne pas faire d'injustice, on écrivit tous les noms sur de petits bouts de papier, et on tira au sort dans un béret. Susbielle, fouillant avec une sage lenteur qui excita l'impatience, appelait:

— Premier traîneau! Adam!

La figure grave s'éclaira d'un sourire d'enfant. Le léger murmure des hommes, leurs yeux brillants approuvèrent le choix du hasard. Si quelqu'un méritait bien de partir dans les premiers, c'était Adam. Sans bruit, sans parler, il avait travaillé du matin au soir, mettant la main à tout. Susbielle appela le second élu:

— Gattolat.

Un rire courut, à voir l'air étonné et ravi du courrier, très flatté au fond. Prost murmura:

— Où va-t-il mettre ses jombes? Il faudra qu'il les plie en quatre.

Susbielle remuait les petits papiers, il en ouvrit un:

— Fourquemin!

Puis:

— Guiot!

Le petit barbier s'élança avec tant d'empressement qu'il faillit dégringoler sur la pente et se servir à lui-même de traîneau. Les autres chasseurs parurent déçus, bien qu'ils sussent parfaitement que le nombre était limité d'avance; Abel surtout semblait triste de ne pas étrenner immédiatement les beaux traîneaux.

Mais Leloustre, déguisant son propre mécompte, déclarait:

— Je ne suis pas pressé, j'ai mon plaisir en réserve.

Et de fait, ceux qui ne partaient pas encore s'amusèrent presque autant à manœuvrer. Clerget, Adam et Gattolat bien calés dans leur voiture, les dernières instructions se pressèrent: Doucement! ne vous hâtez pas; inclinez; bien d'aplomb! lâchez tout!

Avec une rapidité vertigineuse, le traîneau glissa, donnant une sensation de fuite sous les pieds, de dispersion dans le vide; mais un cahot les faisait ressauter; ils se sentaient caresser la surface bombée, puis, en inclination brusque, ils sombraient dans la grande descente, et le vertige de l'abîme leur portait délicieusement au cœur; si rapide l'arrivée, qu'ils ne pouvaient y croire. Aucun doute. Le traîneau immobile, et les deux murs courants de neige figés soudain.

— Allons, mes enfants, faisons place aux autres! dit Clerget, joyeux, et à qui la figure heureuse d'Adam, l'expression lunatique et la bouche bée de Gattolat procuraient un plaisir extrême.

Il sauta à terre, les aida à remiser le traîneau. Là-haut, tout là-haut, celui de Wacogne, de Guiot et du "Cube" attendait son tour. Il vit les grands gestes du sergent qui recommandait la prudence; puis Clerget sourit, Wacogne venait de s'effondrer dans le traîneau emporté d'un

élan fou. On vit la boîte roulante et les têtes des trois hommes grandir, ressauter à la première courbe, puis la voiture descendre si vite qu'elle sembla fondre droit sur Clerget et ses deux hommes, qui, d'instinct, se garèrent. Et trois bonnes figures, fendues jusqu'aux oreilles, parurent, attestant la joie de Wacogne, du "Cube" et de Guiot. On se complimenta, on échangea ses impressions. Maintenant, il fallait remonter, car les autres, là-haut, trépignaient d'impatience.

Et pendant des semaines le poste s'amusa ainsi. Le but que Clerget s'était proposé se trouvait atteint: distraire ses hommes, sans doute; mais surtout les entraîner, les forcer, sans qu'ils s'en doutassent, à agir, à marcher. Cette lente remontée qui, sans but, leur eût paru pénible, ils y voyaient la juste rançon du plaisir de la descente, l'espoir de glisser encore dans les traîneaux. Ceux-ci, le numéro un et le numéro deux, se disputaient la précellence. D'avoir été le traîneau d'honneur de Clerget, le numéro un gardait un prestige, il avait aussi une forme plus élégante. Par contre, le deux était plus solide. Quand on le vantait, on voyait s'enfler le thorax du "Cube", Fourquemin élargissait les épaules, sifflotait de satisfaction. Quand on célébrait les mérites du numéro un, on voyait les petits yeux de Leloustre s'égayer entre leurs paupières plissées; et nul ne remarquait l'air de gravité orgueilleuse du menuisier Sainjoire, retiré dans sa barbe sacerdotale et s'attribuant tout le mérite de la construction.

## X

Un matin, le courrier apporta au chasseur Abel une lettre; Clerget la lui fit remettre par Wacogne, avec l'indifférence un peu blasée qu'il éprouvait pour ces enveloppes où de gros jambages malhabiles avaient tracé le nom d'un de ses hommes. En entrant, deux heures après,

dans la chambre, il vit que le petit chasseur avait les yeux rouges et gonflés. Devant l'intérêt affectueux que lui témoigna le lieutenant, le pauvre garçon fondit en larmes. Sa payse, sa douce amie, celle qui lui avait appris de fraîches chansons patoises, venait de mourir. La mère d'Abel, en un style naïf et touchant, lui apprenait la catastrophe. La petite avait pris froid, une phtisie foudroyante l'avait emportée. Clerget offrit au malheureux d'aller passer quelques jours au pays: revoir les siens lui serait peut-être une consolation. Abel renfonça ses larmes et dit doucement:

— Non, merci, mon lieutenant. Maintenant, n'y a plus personne qui m'aime.

Clerget, ému, lui avait mis la main sur l'épaule.

— Ne dites pas cela, Abel, tout le monde ici vous aime, tout le monde partage votre peine.

Affectueusement, il lui disait des choses qu'Abel ne comprenait pas, mais dont il entendait l'intonation chaude, tandis qu'à travers ses larmes il distinguait confusément la figure attristée, loyale de son chef. Quand Clerget fut sorti, sans que personne se fût donné le mot, silencieux, les camarades du petit chasseur s'approchèrent de lui, tous lui serrèrent la main, et, ce jour-là, on n'entendit pas rire l'allègre Guiot, ni chanter Vercomet: on se parlait bas, chacun à la dérobée avait pour la douleur d'Abel un regard de compassion silencieuse. Pendant toute la nuit Abel étouffant sa tête dans son traversin, couché à plat ventre, sanglota; puis, au matin, Clerget le trouva à son poste, la figure calme. Dès lors, il ne le vit plus sourire, il ne surprit plus aucun éclair de joie dans son regard. Et il y avait dans l'impassibilité du soldat exact à la discipline, une volonté si résolue et si sombre que Clerget n'osa pas même essayer de le consoler.

Depuis, il ne contemplait jamais sans une sorte de malaise ces lettres par lesquelles bonnes ou mauvaises nou-

velles leur parvenaient. Si peu de chose, ce morceau de papier que des lèvres tremblantes, des doigts fébriles avaient collé; et cependant, combien il y pouvait tenir de douleur!

De la joie aussi. Par un "papier de notaire", Prost apprit un jour qu'il héritait d'une vieille tante. Elle l'avait cent fois maudit; dans le village, on la surnommait "la Gouine" et c'était bien la plus méchante sorcière que l'on eût vue. Elle mourait sans avoir fait de testament, et sa maison, ses champs, sa vache, son cheval allaient à Prost, ravi de l'aubaine.

## XI

Le temps passait, passait. Jours pareils, actes semblables, monotonie apparente qui voilait la trame changeante des pensées de Clerget. Des matins où il s'éveillait avec une âme neuve, fraîche, avide d'action; d'autres matins où il se sentait le cœur ranci, les impressions fanées, où il eût voulu s'échapper de lui-même; soirs de sensibilité fine et douloureuse; soirs de sécheresse égoïste, tout un travail sourd se faisait en lui. Ainsi germe sous la neige, aux veines de l'écorce noire, la pousse du printemps, ainsi naissaient en lui des sentiments obscurs, en mouraient d'autres. Changé d'un coup? Non, modifié seulement, et encore doutait-il de cette invisible transformation: elle existait pourtant et l'entraînait à son insu.

Maintenant il connaissait ses soldats, leurs défauts, leurs qualités; tout en ayant ses préférences, qu'il se gardait de laisser voir pour ne pas exciter de jalousie, il se sentait pour tous une sorte d'affection jusque-là inconnue. Il lui semblait ne former avec ses hommes qu'une même famille, et ce n'est pas sans tristesse qu'il songeait au jour prochain où se romprait ce faisceau de bonnes volontés. Ce qu'un groupement semblable comporte de cohé-

sion, d'unité, représentait, de la part du chef, bien des soins, bien des efforts; n'était-ce pas dommage de penser que cette force allait se dissoudre? Il regrettait de ne plus avoir sous sa main, dans sa main, ce petit poste; avec un peu de mélancolie, il songeait qu'il allait cesser d'être le chef spécial, unique de ces hommes-là. Sans doute, disséminés, rentrant dans leurs compagnies, ils y rapporteraient leurs qualités acquises, ils conserveraient un bon souvenir de lui; mais dorénavant ils appartiendraient à d'autres, ils lui redeviendraient étrangers, pour ainsi dire.

Regret légitime; et pourtant ne s'y mêlait-il pas un peu d'égoïsme? Ce n'est pas tel homme que Clerget devait aimer, c'était "l'homme", le soldat anonyme, effigie informe que trois ans de service militaire ont pour but de pétrir et de modeler. Combien de ces hommes en avait-il vu passer, le rude père Schlem! Tel un supérieur de couvent voit entrer et sortir de jeunes moines et cherche à leur façonner une âme de discipline, d'abnégation et de foi. Ce qu'il fallait, c'était comprendre ce qu'il y avait d'admirable dans la mission de l'officier, ce qu'elle comporte d'idéal hautain et stoïque. Apprendre aux hommes à mourir pour une idée, quoi de plus grand? Et Clerget, aux bonnes heures de méditation, d'épuration, entrevoyait la lumière de vérité. Oh! il y aurait encore bien des mauvaises heures d'ennui, de dégoût ressassés par avance. Il se disait: "Oui, ici, le métier militaire est intéressant, mais à Chambéry, revues, exercices, mess, corvées!..." Et son zèle intermittent redoutait de subir les fastidieuses minuties de la caserne. Mais c'est justement là, il le pressentait, qu'il trouverait la discipline de l'esprit, le renoncement continu. Le beau mérite, de faire ce qui vous amuse!

Parfois sa jeunesse reprenait le dessus, il envoyait au diable les réflexions sérieuses, il rêvait jeu, dîners, parties de plaisir. Sa vie pure lui pesait; allait-il devenir ermite? Tout ce qu'il avait vécu était vécu, évanoui au gouffre du

passé, aussi mort que si rien n'en avait existé. Était-ce donc là vivre?

Avril finissait, les jours se précipitèrent. Peu d'incidents. Une avalanche avait démoli le coffrage d'une des fontaines. On profitait du beau temps pour ravitailler le poste. La piste muletière avait été rétablie; le mulet, tous les deux ou trois jours, montait à Lussan. Un brave mulet robuste et courtaud, qu'on appelait Baptiste et à qui, faute d'un tondeur à Uxeloup, on avait laissé pousser le poil si démesurément qu'il ressemblait à une bête fantastique, une sorte d'ours bizarre. Tous les samedis deux permissionnaires allaient passer leur dimanche à Uxeloup; cela donnait au poste un avant-goût de rentrée dans la vie. Les chasseurs calculaient les semaines, puis les jours qui les séparaient du moment où un nouveau peloton viendrait les relever à Lussan. Les tourmentes avaient diminué de fréquence et d'intensité; par contre, le brouillard régnait souvent. Le soleil prenait plus de force, la neige alors était à craindre, les raquettes servaient moins.

Clerget se demandait si, remplaçant Formaly, il serait relevé de fonction en mai, ou s'il devrait accomplir un plus long stage, le sien n'ayant pas eu la durée normale. Une lettre du petit Duménil lui apprit qu'il gagnerait Chambéry avec son peloton; et lui, Duménil, le remplacerait avec vingt chasseurs nouveaux. Clerget en éprouvait presque une déception. Quitter son enclos de Robinson, ses baraques, ne plus voir ces lieux qui faisaient partie de ses pensées, étaient comme un agrandissement de lui-même, le ravin, la piste, les monts, le col d'Armeline, le poteau frontière...

Des habitudes avaient enchaîné ses mouvements, réglé ses pas. Sa visite aux bêtes de l'écurie, l'odeur du pain cuit, la table de la chambrée sur laquelle il s'asseyait familièrement pour causer avec ses hommes, sa petite chambre au papier mouvant, cette tache au mur, l'écor-

nure de sa table de travail, aucun de ces détails si humbles ne lui était indifférent. Puis, il songeait que Duménil hériterait de tout cela et le rendrait sien à son tour, et, malgré lui, il se déprenait de ces êtres et de ces choses qui, changés de possesseur, n'avaient plus la même signification intime. La brève durée de son petit gouvernement lui laissait une amertume : maître ici, là-bas il obéirait. Lui, qui avait regretté d'abord de succéder à Formaly, enviait presque celui qui allait le remplacer. Il évoquait sans plaisir, dans le vieux miroir où il se regardait en lissant ses moustaches, la figure grêlée, les moustaches de chat, les yeux jaunes et moqueurs du petit Duménil. Il songeait alors au gros Berc et il se réjouissait de revoir sa bonne figure. Puis il pensait qu'il allait retomber sous la férule de Schlem et se promettait que le commandant changerait d'opinion sur lui, lui rendrait justice. Il tenait maintenant à son estime, il y tenait d'un désir ardent et inavoué. Le regard sévère, incisif de son chef le poursuivait comme sa propre conscience ; il eût donné beaucoup pour voir le commandant lui sourire d'un air d'approbation, lui serrer la main affectueusement ; mais Schlem ne s'était jamais départi envers lui d'une courtoisie grave, réservée, qui maintenait les distances.

Clerget écrivit son dernier rapport de dizaine, puis il ne vit plus sur son calendrier raturé qu'une petite, toute petite semaine blanche. Il songea que ce samedi était le dernier qu'il passait au poste. Les observations qu'il relevait sur ses instruments de météorologie étaient aussi les dernières. Il mit au net son journal, termina la lecture des *Mémoires de Marbot*, songeant qu'à Chambéry il ne retrouverait peut-être pas le temps de lire de sitôt.

## XII

Les chasseurs faisaient déjà leurs préparatifs de départ. Leloustre emballait ses chalets minuscules. Sainjoire

remettait un bras au fauteuil du lieutenant. Diable de fauteuil, rembourré de noyaux de pêche! Duménil aurait le temps de fumer dessus plus d'une pipe. Le petit Abel, seul, ne prenait aucune part à l'activité générale. Ses camarades, véritables enfants, se réjouissaient du changement, car enfin, il y aurait pour eux de belles heures de flâne le long des arcades de la rue de Boigne, au Jardin botanique ou à la promenade du Vernay; l'été, quel plaisir de faire des excursions aux environs de Chambéry, de boire du vin frais dans les auberges! Mais pour Abel toutes ces joies avaient un goût de mort. Qu'il fût ici ou là, que lui importait? Clerget souffrait de le voir souffrir, et plus encore de son impuissance à le consoler, d'autant que le petit soldat, maintenant, ne quêtait plus son regard, ne se précipitait plus sur un geste, semblait redevenir un étranger. Dans ses mornes yeux, il y avait un reproche: " Pourquoi suis-je si malheureux? Pourquoi ne peut-on rien pour moi? " Et Clerget éprouvait une pitié profonde.

Un jour, par hasard, il entra dans la chambrée pendant le repas des hommes: tous mangeaient de bon appétit. Seul, Abel restait immobile, devant son assiette pleine, les yeux fixés sur la table sans voir. Les camarades ne faisaient plus attention à lui, par insouciance ou, au contraire, par délicatesse; seul, le " Cube ", son voisin, lui disait doucement comme à un enfant:

— Mange, mange un peu seulement, pour me faire plaisir. Et il lui taillait une tranche de pain, lui versait à boire.

Mais Abel repoussa le verre.

— Pourquoi ne mangez-vous pas, Abel? dit Clerget, vous tomberez malade, et vous n'en avez pas le droit.

Le petit chasseur leva sur lui de grands yeux étonnés et indignés. Pas le droit?... Puis brusquement il fondit en larmes.

Wacogne, quelques instants après, disait à voix basse à Clerget, retiré dans sa chambre:

— Mon lieutenant, le pauvre garçon s'est frappé l'esprit. J'en ai connu un qui était exactement comme ça. Un matin, on a entendu un coup de fusil, on est accouru, on a trouvé le soldat par terre, sa cervelle écrabouillée. Je ne voulais pas vous le dire, mais j'ai dans la tête qu'Abel y a pensé; il ne ferme pas l'œil de la nuit.

— Appelez-le, dit Clerget.

Abel arrivé, Clerget le fit asseoir, et comme le soldat, devant l'unique fauteuil semblable à un invalide avec son bras neuf en bois blanc, hésitait, il le pressa aux épaules, paternellement.

— Savez-vous pourquoi je vous ai dit tout à l'heure que vous n'aviez pas le droit d'être malade, Abel? C'est d'abord parce que vous êtes un soldat, vous avez l'honneur de porter l'uniforme, vous devez avant tout être courageux. Le courage, Abel, c'est, rappelez-vous nos causeries, l'honneur suprême du soldat. Et il n'y a pas que le courage envers l'ennemi, il y a le courage envers soi-même. Vous avez un grand chagrin et vous ne pouvez en être consolé; mais vous devez essayer de le surmonter. Faites appel à votre volonté. Avec la volonté on peut tout; sans elle on tombe au niveau des lâches. Vous n'êtes pas un lâche, Abel, vous êtes un brave cœur et un bon esprit. Tout le monde vous aime et vous estime; ne vous abandonnez pas, raidissez-vous; n'oubliez pas votre amie, mais pensez moins à votre douleur. Si elle pouvait vous voir, celle que vous pleurez, croyez-vous qu'elle serait contente de vous savoir si malheureux? Non. Si elle pouvait revenir et vous parler, elle vous conseillerait comme moi d'avoir de l'énergie!

— Je voudrais bien, mon lieutenant, mais je ne peux pas...

Alors, pendant une heure, Clerget l'avait sermonné. Ah! l'impuissance des mots, leur mensonge, leur vanité! Et cependant peu à peu leur vertu secrète, leur mirage hypno-

tisaient le soldat. Il promettait à Clerget, il lui " jurait sur l'honneur " de ne plus s'abandonner à ces rêveries solitaires et farouches qui lui faisaient tant de mal.

Comme preuve de bon vouloir, le soir Clerget le trouva penché sur le cahier des *Trois Mousquetaires*. Abel, pour distraire sa douleur, essayait de lire, avec des yeux qui semblaient avoir pleuré du sang.

Susbielle lui donna cette nuit-là et les suivantes une infusion de pavot, afin qu'il pût retrouver un peu de sommeil.

L'étudiant, ballotté du souvenir de sa cousine Anne, envoyait cet immense amour si touchant, si pur, qui emplissait jusqu'aux rêves du malheureux, faisait sur ses lèvres blêmes, avec une expression d'extase, passer le souffle de ces mots "*ma douce... ma jolie...*"

Clerget, pensif, y songeait de même, avec une amertume silencieuse. Un telle profondeur de sentiment lui apparaissait comme une révélation d'abîme. Il éprouvait devant cet injuste martyre un léger vertige, fait de compassion humaine, d'inexplicable jalousie. Et toute la soirée, une émotion étrange, nouvelle pour lui, l'oppressa d'une sorte de fièvre, à la fois douce et triste.

### XIII

Ce matin-là, le poste entier faisait une reconnaissance, la dernière. Pas un chasseur n'avait voulu y manquer, car dans trois jours, le lieutenant Duménil arrivait avec ses hommes. Vercomet seul gardait les fourneaux, parce qu'il le fallait.

Du col d'Armeline, on avait gagné la Combe d'Ocel, longé le flanc de la Rebbia; on devait revenir par les gorges Marquanes. Bien que la marche fût pénible, tous les hommes gravissaient la pente avec entrain, et Clerget, à les voir, rudes et trapus pour la plupart, admirait avec

quelle adresse ils tournaient les obstacles, avec quelle légèreté ils posaient le pied sur le bord des ravins, comme ils tâtaient la résistance d'un roc, évitaient le gazon traître, se hissaient aux endroits difficiles, d'un double effort des mains et des pieds. Il se confirmait dans cette idée: que la guerre de montagne, ou tout au moins la préparation de cette guerre exige d'abord un soldat spécial, homme du pays, instruit par atavisme, par expérience, des périls et des ressources de la montagne, ensuite un entraînement particulier qui permette de gravir, pendant trois ou quatre heures, les pentes les plus raides sans suffocation. La montagne est redoutable à qui n'y est point fait. L'exemple des débuts de Prost prouvait que l'acclimatation n'y est pas toujours facile. Leloustre avouait que, la première année, il avait éprouvé un dégoût de la vie, une tristesse incurable. Gattolat, avant de devenir un courrier consommé, avait dû quitter Briançon, qui cependant n'est qu'à 1306 mètres d'altitude: il y devenait anémique. " Au début, avait déclaré le petit Michel, j'avais le vertige, je ne pouvais rien manger et je mourais de soif." Presque tous, avec franchise, reconnaissaient que l'application constante, la volonté soutenue, avaient fait d'eux de véritables alpins; Wacogne, lui, l'était de naissance; il y avait des guides dans sa famille. Sa science naturelle faisait l'admiration de Clerget. Wacogne avait au plus haut point le sens de l'orientation; il annonçait le brouillard, la pluie, la neige; à cinq cents mètres, Clerget l'avait vu indiquer une source, une crevasse; le chant des oiseaux, la couleur d'une prairie, le contour d'un bois, étaient pour lui autant de mystérieux avertissements. Il avait prévenu Formaly du danger de s'aventurer sur le neige nouvelle, à l'endroit où le lieutenant allait risquer sa vie; Formaly, insouciant, avait souri, passé outre. Quel auxiliaire précieux pouvait être, en campagne, un homme comme Wacogne! Lui faciliter la

vie, savoir l'attacher au métier, garder le plus longtemps possible un instructeur pareil, n'était-ce pas un devoir pour ses chefs?

Il remarquait l'importance de la légèreté dans la marche; le petit Michel l'emportait, d'un jarret plus leste, sur le pas lourd du "Cube", à qui sa force, placée comme un bœuf dans ses épaules, servait moins. A distance égale, Fourquemin ressentait de la fatigue, là où le petit Michel ou le grand Gattolat se montraient encore frais et dispos. Certains comme Leloustre et Guiot avaient une adresse spéciale à poser le pied et à se hisser de façon à économiser l'effort. Cela tenait de l'instinct, mais la réflexion, l'habitude avaient façonné à l'habileté des hommes comme Prost et Macario.

Autre nécessité, absolue, celle-là: l'entente mutuelle, la confiance dans les chefs. Si la file indienne formée par les chasseurs gardait dans son serpentement mouvant une cohésion dans l'élan, une harmonie dans la marche, n'était-ce pas qu'encadré par Clerget en tête, Wacogne en queue, le troupeau se sentait conduit par un berger sûr, et maintenu par un vigilant chien de garde?

Clerget regarda sa montre, commanda: Halte! Les fusils appuyés contre le rocher, les sacs débouclés placés à côté, les hommes se reposèrent. Quelques-uns ramassèrent du bois, d'autres cherchaient de l'eau; Wacogne empêcha Leloustre de remplir son bidon à une flaque sur le plateau. Il savait où on trouverait de l'eau limpide, il emmena trois hommes avec lui. Prost, cependant, allumait le feu. On déjeuna d'une tranche de viande froide, d'un morceau de fromage. L'eau se mit à chanter sur les tisons, on but le café. La voix de Wacogne s'éleva:

*Paul et Victor Margueritte.*

*(A suivre)*

La fin paraîtra prochainement.

## BACH ET SCHUBERT

---

### I

#### BACH

**C'**EST en vieillissant qu'on le comprend, qu'on l'admire et qu'on l'aime. De trop jeunes regards sont impuissants à le mesurer; il n'est pas le musicien de la vingtième année. Sa patrie elle-même est demeurée plus d'un siècle et demi sans s'inquiéter de le connaître, et jamais peut-être on ne le connaîtra tout entier.

Tout est colossal en lui et autour de lui. Il a fallu des générations pour le préparer et, pour le continuer, des générations encore. Il est le centre et comme le nœud, je ne dirai pas d'une famille, ni même d'une tribu, mais d'une race. Son ancêtre direct le plus éloigné, Veit ou Valentin Bach, était un meunier-boulangier de Wechmar. Luthérien et persécuté pour sa foi, il dut se réfugier à Presbourg. La persécution encore l'en chassa. Il revint à son pays natal et à son moulin, qu'il écoutait tourner en jouant de la cithare. Bientôt la Saxe, la Thuringe se peuplèrent de ses descendants et de ses collatéraux. Plus une seule ville qui n'eût un Bach pour musicien de cour ou d'église, et quand l'arbre généalogique fut centenaire, il couvrait tout le pays de ses rameaux harmonieux. Chaque année, une fête de famille, de musique et de piété rassemblait à la même table les artistes du nom de Bach. Il en venait de partout: d'Erfurt, d'Arnstadt et d'Eisenach, de la montagne et de la plaine. Un jour, ils se trouvèrent cent vingt au rendez-vous.

Jean-Sébastien naquit le huitième enfant d'un père qui s'était marié deux fois. Lui-même devait avoir deux femmes, vingt enfants, onze garçons et neuf filles. Ainsi Bach apparaît prodigieux, et comme effet et comme cause. Tous les siens aboutissent ou remontent à lui. Il est la somme de ceux dont il est né et de ceux qui sont nés de lui. On retrouve en lui jusqu'à son ancêtre, le meunier-boulangier de Thuringe: il a moulu, pétri la musique; il l'a faite substantielle, nourrissante et sacrée, comme le pain.

Bach est le musicien de la raison pure. Il n'est pas seulement cela; mais il l'est d'abord et surtout. Par le génie plus constamment humain et moral d'un Beethoven, c'est l'effort et le triomphe de la volonté, la soumission héroïque et frémissante à la loi. Bach, c'est la loi elle-même. Que dis-je, toute œuvre, tout chef-d'œuvre de Bach semble un système, un concert grandiose de lois éternelles agissant éternellement. Bach a créé la fugue, belle comme une opération de l'esprit; la fugue, c'est-à-dire sinon la pensée musicale elle-même, du moins la mode ou la catégorie la plus considérable peut-être de cette pensée. Tout ce qui dans la musique est déduction et logique, tout cela est sorti de Bach. Et tandis que Palestrina, par exemple, ne combinait encore que des notes et en quelque sorte des points, Bach entrecroise — en quel réseau prodigieux! — des lignes mélodiques si longues, de si grandioses et si complexes figures, que l'esprit se fatigue à les suivre, à les comprendre et à les embrasser.

Il y a de l'astronomie ou de la cosmographie dans la musique de Bach. Sur l'axe inébranlable des basses, les chœurs de la *Messe en si mineur* ou de la *Passion selon saint Matthieu* décrivent leurs gigantesques orbites. Etroitement conjuguées, les parties d'une fugue s'attirent et se repoussent, et telle modulation, tel frémissement d'un thème ou d'un sujet, comme d'un astre, nous avertit infailliblement qu'un autre thème l'inquiète, approche et va se révéler.

Il y a — Gounod l'a remarqué — il y a de la physique ou de la mécanique dans la musique de Bach, dans la coexistence des mouvements, dans la propagation indéfinie et dans l'interférence des ondes ou des courants, qui "se rencontrent et se traversent sans jamais s'interrompre ni s'annuler."

Enfin s'il y a, selon le mot de Leibnitz, de la géométrie partout, en quelle musique y en eut-il jamais davantage? La *Messe en si mineur*, la *Passion selon saint Matthieu* ressemblent aux pyramides d'Égypte, et les quatre vents de l'esprit se briseront toujours contre elles, comme les quatre vents du ciel contre leurs sœurs du désert.

Mais au centre de la pyramide vous trouverez la chambre royale, et là, sous l'énorme pesée de pierre, un grand cœur bat éternellement. La sensibilité de Bach — lorsqu'il est sensible, — est, comme sa raison, colossale. Il n'appartient presque jamais qu'à Dieu de l'émouvoir, et de jeter ce génie avant tout religieux en des transports de joie ou de douleur. Joie ou douleur profondément individuelle et subjective dans les airs de la *Messe en si mineur* et des innombrables cantates, dans les airs et les récits accompagnés de la *Passion*. Joie ou douleur universelle, et de l'humanité tout entière, dans les polyphonies désolées ou triomphantes qui semblent convier les âges à de funèbres ou glorieux mais toujours divins spectacles.

Sensibilité personnelle et sensibilité collective, son âme à lui et notre âme à tous, Bach n'est jamais plus émouvant que lorsqu'il les fait se mêler ou se répondre, lorsqu'il engage et poursuit un de ces dialogues, avant lui sans exemple, entre une voix unique et d'innombrables voix, entre un sublime chorège et des chœurs plus sublimes encore, entre la foule qui prie et pleure et je ne sais quel médiateur ou pontife mystérieux.

Qu'il est touchant encore, lorsque sur une mélodie pathé-

tique, au-dessus des plaintes et des gémissements, il établit un choral inflexible! Alors il nous divise contre nous-mêmes, il oppose en nous la sensibilité qui souffre à la volonté qui accepte de souffrir, et de ce partage et de cette soumission, Beethoven seul, depuis Bach, a ressenti l'angoisse et renouvelé la tragique beauté.

Et pourtant, au dernier comme au premier regard, c'est par l'esprit, par l'entendement que Bach paraît encore le plus extraordinaire. C'est par là surtout qu'il émerveille et qu'il éblouit; c'est par là qu'il peut même consoler. " Il faut se faire une raison," dit aux affligés la sagesse populaire, et son dicton trivial enferme une vérité supérieure. Qu'ils viennent à Bach, les égarés de la douleur, et le maître austère leur fera, ou leur refera une raison. Au-dessus de la souffrance, née d'un manquement à la foi, c'est-à-dire du désordre passager, il les élèvera jusqu'à la contemplation, jusqu'à l'espérance de la loi restaurée et de l'ordre rétabli, qui ne passeront point.

## II

### SCHUBERT

Il était pauvre et laid, ce fils d'un humble maître d'école viennois. Il avait les cheveux crépus et le teint sombre, avec des yeux de flamme. A onze ans, lorsqu'il se présenta pour être admis au Conservatoire de la chapelle impériale, on se moqua d'abord du petit moricaud et de sa blouse râpée. Mais, peu de temps après, ses maîtres déclaraient " qu'il avait tout appris du bon Dieu ".

A seize ans il revint à la maison, près de son père et de ses frères, qui tous étaient d'excellents musiciens. A dix-huit ans, il écrivait la *Jeune Religieuse* et les *Astres*; à dix-neuf ans, le *Roi des Aulnes*, après avoir lu trois fois la bal-

lade de Goëthe. Sa carrière a été brève et son œuvre est considérable: dix sonates et de nombreuses pièces pour le piano; des trios, des quatuors et des quintettes; huit symphonies trop peu connues, seize opéras ignorés et des *lieder* par centaines.

Il vécut une vie médiocre et pâle; sa misère fut sans éclat et ses chagrins sans retentissement. Le travail — ou plutôt la création incessante — car il eut le don divin d'abondance et de facilité; de modestes emplois sollicités sans relâche et jamais obtenus; l'été, quelques semaines de marche dans les Alpes d'Autriche avec son ami, le grand chanteur Vogl, qui fit en Allemagne la première fortune des *lieder*, voilà tout le destin de Schubert. Il ne connut de jours heureux que ces jours errants et libres, où, pareils à deux trouvères, ils allaient par monts et par vaux, chantant les plus belles peut-être des chansons humaines, au milieu des plus belles choses de Dieu.

Il semble qu'il ait aimé ces choses plus que Dieu même. A propos d'un ami qui s'effrayait de mourir, il écrivait un jour: " S'il voyait comme moi ces belles forêts, ces beaux lacs, dont l'aspect nous confond d'admiration, il ne prendrait pas notre petite vie humaine au point de ne pas considérer comme un grand bonheur d'être confié de nouveau à cette terre, qu'une puissance inconcevable pousse toujours à une vie éternellement nouvelle." — Et pourtant quand vint la mort, la mort hâtive — il avait trente et un ans — il ne lui sourit pas. Il dit à l'un de ses frères: " Approche ton oreille de mes lèvres " et très bas, d'une voix de doute, de crainte peut-être, il murmura: " Maintenant, que va-t-il advenir de moi? " Il mourut un jour de novembre, peu de temps après avoir achevé le cycle de chants qui s'appelle le *Voyage d'hiver*. On l'enterra près de Beethoven, qu'il admirait par-dessus tous les maîtres, et deux concerts donnés à son bénéfice funèbre payèrent à peine les frais de sa sépulture.

Comme Weber, comme Schumann, peut-être plus que Beethoven lui-même, Schubert est Allemand, tout Allemand. Rien ne ressemble moins à un *lied* de Schubert qu'une romance française ou un air italien. Il est mélodiste pourtant. Il l'est avant tout et à propos de tout. Parmi les accompagnements de ses chants, il y en a d'immortels: celui de la *Marguerite au rouet*, celui du *Roi des Aulnes*; mais c'est par l'invention mélodique d'abord, par le don de créer le corps simple et la cellule vivante, qu'il est un grand maître, un des plus grands. C'étaient bien des mélodies, des mélodies encore et toujours qui jaillissaient de lui sans trêve, et l'on dit que parfois de ses deux mains il se prenait le front, comme pour le défendre de leur vol léger ou de leurs assauts terribles.

Mais c'étaient des mélodies allemandes. Moins classiques que celles de France: si simples, qu'un enfant les retiendrait sans peine; si belles, qu'il ne les entendrait qu'à demi. D'autres vous restent dans la tête, celles-là vous restent dans l'âme; on les sait véritablement par cœur, par le plus profond du cœur. Elles sont rarement joyeuses; je ne connais pas de Schubert une page comique, encore moins bouffonne. Sa muse ne riait point, mais elle souriait volontiers, ingénue et candide, la vraie muse allemande, celle que Henri Heine appelle quelque part la bonne fille.

Schubert est moins personnel, j'allais dire moins égoïste, que Schumann. En ses innombrables *lieder* le vaste monde est contenu. Ils sont une représentation totale de la vie universelle: celle des choses et celle des hommes. Schubert est un grand paysagiste; il a des ciels admirables: souvenez-vous des *Astres*. Il est aussi le musicien des eaux: rappelez-vous la *Truite*, et tant de transparentes chansons du moulin ou de la rivière, et surtout, retombant en écume, en pluie étincelante, l'accompagnement de la *Barcarolle*, qui s'appelle en allemand: *Auf Wasser zu singen*, "Pour chanter sur l'eau".

Enfin Schubert est le créateur de la musique de genre, et il en demeure encore aujourd'hui le maître dont tous les autres procèdent et que nul n'a surpassé. Schumann a très bien dit: "Autant de formes variées revêtent les pensées et les actions des hommes, autant, à son tour, la musique de Schubert". Pittoresque ou domestique, sédentaire ou voyageuse, musique du foyer ou du grand chemin, du pêcheur, du meunier, du postillon, du joueur de vielle ou de la fileuse, elle est la musique des personnages innombrables et anonymes qui sont l'humanité; elle l'est aussi des menus incidents et des habitudes journalières qui sont la vie. Et quelle vie réellement vécue ou vivante! Autrement naturelle et vraie que celle dont la musique de théâtre nous offre une plus haute mais moins fidèle représentation. Il y a peut-être moins de vérité, je veux dire une vérité moins familière et comme moins prochaine dans *Don Juan*, les *Huguenots*, *Faust* ou *Parsifal*, que dans l'*Adieu* ou les *Plaintes de la jeune fille*, et la *Course à l'abîme*, la *Chevauchée des Valkyries* n'ont rien d'aussi humain que cette autre chevauchée d'un voyageur obscur, d'un cavalier sans gloire, qui tient dans ses bras son enfant.

Par cet amour de la vie intime et en quelque sorte moyenne, par ce que Fromentin appelait si bien "la cordialité pour le réel"; par la nature aussi des sujets qu'il préfère, enfin par les dimensions ou le format de ses chefs-d'œuvre, Schubert ressemble aux peintres de genre par excellence, aux hollandais, à ceux qu'on nomme "les petits maîtres", et qui sont très grands. Mais il est au-dessus d'eux par la poésie et le romantisme, par la sensibilité chaleureuse et l'émotion, par l'échappée ou l'envolée constante vers l'au delà. Le *Roi des Aulnes*, c'est bien la fuite dans la nuit et devant le spectre d'épouvante, d'un père et de son enfant. Mais c'est quelque chose de plus, quelque chose d'étrange et que Liszt, si je ne me trompe, a entrevu le premier. C'est le conflit intérieur, et plus tragique encore, de

la réalité impuissante à nous défendre et à nous sauver, avec l'idéal acharné à nous poursuivre, l'idéal dont on souffre et dont on peut mourir.

Voilà pourquoi Schubert, en même temps qu'un grand maître du réel, est un grand maître du rêve, de la fantaisie et du mystère.

*Camille Bellaigue.*



## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

Le discours du trône en Angleterre. — L'imbroglio vénézuélien. — Le traité concernant l'Alaska. — En France. — L'élection de Jaurès à la vice-présidence. — La rentrée de M. Deschanel. — Une évolution possible. — L'escapade de M. Combes. — M. Waldeck-Rousseau. — Le cardinal Parocchi. — Au Canada. — Les subsides aux provinces. — Nécrologie : le Dr Vallée.

Sa Majesté le roi Edouard VII vient d'ouvrir la session du parlement anglais. Le discours du Trône mentionne, entre autres questions, l'imbroglio vénézuélien, et le traité concernant les frontières de l'Alaska.

Quant aux affaires du Venezuela, il est heureux pour le cabinet Balfour qu'un dénouement acceptable se soit produit avant la réunion des chambres. Car le fâcheux aspect de la difficulté, à un certain moment, lui aurait causé des ennuis. Maintenant l'horizon s'est éclairci. Les représentants des puissances, d'une part, et M. Bowen, agissant pour le Venezuela, de l'autre, ont signé les protocoles par lesquels le conflit est déféré au tribunal de La Haye, sur le refus du président Roosevelt d'agir comme arbitre. Un des incidents les plus regrettables de cet imbroglio a été le bombardement du fort San Carlos par la frégate allemande *Panther*, pendant que les négociations se poursuivaient.

L'ambassadeur allemand a formellement désavoué l'acte du commandant de la frégate. En Angleterre l'opinion est généralement défavorable à l'entente qui lie ce pays à l'Allemagne dans cette affaire épineuse.

Pour ce qui est de l'Alaska, un traité a été signé par l'ambassadeur anglais sir Michael Herbert et M. Hay, secrétaire des Etats-Unis pour les Affaires Etrangères. Il pourvoit à la nomination d'une commission de six mem-

bres, trois représentant la Grande-Bretagne et trois représentant les Etats-Unis, qui sera chargé de décider qu'elle est la véritable frontière entre la Colombie anglaise et le territoire d'Alaska, cédé à nos voisins par la Russie en 1867. Ce traité a été ratifié par le Sénat américain.

Ce qui frappe à première vue, c'est l'absence d'un septième membre dans la commission pour faire pencher la balance d'un côté, si les trois représentants de chacune des deux puissances se font équilibre jusqu'au bout. Cependant plusieurs journaux font observer que, si l'on peut s'attendre à trouver les commissaires américains inébranlables, il est douteux que les commissaires britanniques le soient autant. Et alors les prétentions canadiennes seront sacrifiées. C'est ce qui nous est arrivé souvent dans les traités conclus pour nous par l'Angleterre avec les Etats-Unis.

\* \* \*

La rentrée des chambres françaises a été suivie d'une série d'incidents parlementaires vraiment fort intéressants. D'abord M. Jaurès a été élu l'un des vice-présidents de la chambre des députés. C'est un fait notable. M. Jaurès est le leader du parti socialiste, et jamais encore un socialiste n'avait été porté si près du fauteuil présidentiel. Ce choix a paru d'autant plus significatif que l'élu avait tenu récemment un langage antipatriotique au sujet de la triplice, de l'alliance franco-russe et de l'esprit militaire en France.

Les progrès du collectivisme comme facteur politique et parlementaire alarment de plus en plus les esprits modérés du parti républicain. Ils voient avec chagrin le groupe socialiste devenir l'un des éléments constitutifs de la majorité ministérielle; ils s'en étonnent et s'en indignent et aspirent à refaire un parti gouvernemental, indépendant de ces alliés turbulents, compromettants et dan-

gereux. On prétend, dans les cercles politiques, que quelques-uns des membres de l'état-major progressiste, entre autres MM. Deschanel et Poincaré, travaillent à désagréger le bloc jacobin qui contrôle le parlement depuis plus de quatre années. Faisant appel à tous les républicains amis de l'ordre matériel, de la stabilité économique, et hostiles aux mesures extrêmes, ils élimineraient les collectivistes, rallieraient la masse des radicaux les moins avancés, et formeraient un parti mitoyen, à égale distance de l'extrême gauche et de l'extrême droite. Le gouvernement que ce parti mettrait et maintiendrait au pouvoir, appliquerait une politique de détente et d'apaisement. Tout en se montrant jaloux des droits de l'Etat laïque, il s'abstiendrait des mesures persécutrices, et s'inspirerait davantage des idées de tolérance et de liberté. Il réagirait contre les doctrines internationalistes et anti-militaristes, en même temps qu'il réprimerait toutes les velléités de réaction monarchique ou prétorienne.

La rentrée brillante de M. Paul Deschanel dans les débats parlementaires, au début de la session, a donné du relief à ces rumeurs et à ces conjectures. Pendant quatre ans, M. Deschanel a été retenu à l'écart des discussions par sa position de président de la Chambre. Evincé du fauteuil par M. Léon Bourgeois, après les dernières élections générales, il n'avait pas encore reparu à la tribune. Il l'a fait le dix-neuf janvier, en intervenant dans le débat sur le budget. Son discours éloquent et habile a produit une sensation profonde. On attendait avec curiosité ses déclarations. Voici comment un journaliste parlementaire décrit l'accueil fait à l'orateur :

« Lorsque l'ancien président de la Chambre s'est dirigé vers la tribune, un vif mouvement d'attention s'est produit sur tous les bancs et dans les galeries où ne restait pas une place vide. Les lorgnettes se sont braquées sur le brillant orateur qui, depuis quatre années, était condamné

au silence en raison des hautes fonctions qu'il exerçait à la Chambre.

“ M. Paul Deschanel est resté jeune, encore que la cinquantaine approche. La taille n'est pas alourdie, le visage n'est point marqué. Je songeais, en le voyant gravir lestement les marches de la tribune, au mot de Saint-Simon sur le duc de Bourgogne: “ Le dauphin était grave sans rides et en même temps gai et aisé.”

“ Le succès de l'ancien président de la Chambre a été d'autant plus grand, d'autant plus significatif que ses adversaires, perdant toute mesure et encouragés par l'incroyable inertie de M. Léon Bourgeois, interrompaient l'orateur à chaque mot et l'accablaient de grossières injures.”

La thèse principale de M. Deschanel a été celle-ci: La situation actuelle est fautive et confuse puisqu'elle nous montre unis dans la même allégeance ministérielle des députés qui sont profondément séparés par leurs principes, et qu'elle nous fait voir, par contre, des hommes professant les mêmes doctrines mais donnant des votes divergents dès que se pose la question de cabinet.

“ Si on jette les yeux sur l'état des partis dans cette Chambre, s'est écrié M. Deschanel, on est frappé de ce fait, que des hommes qui pensent à peu près de même sur toutes les questions essentielles sont séparés par un fossé et qu'à l'inverse, des hommes qui sur ces mêmes questions sont séparés par des divisions, marchent ensemble.

“ S'agit-il des questions d'enseignement? Nous voyons sur les bancs de la majorité et dans les rangs de l'opposition, des républicains qui ne veulent pas plus du monopole que de la liberté illimitée, qui entendent concilier le droit de la famille et le droit de l'Etat, qui veulent la liberté contrôlée ayant pour corollaire la responsabilité. (Appl. au centre.)

“ Au contraire, il en est dans la majorité républicaine

qui sont partisans d'un monopole de droit et de fait et qui ont accueilli le projet Chaumié comme une œuvre de recul.

“ S'agit-il de questions sociales? Il y a dans la majorité et dans l'opposition des républicains qui tendent à organiser les retraites ouvrières, soit en conciliant l'action publique et l'initiative privée, soit en combinant le principe de la liberté avec l'obligation, qui veulent l'exercice régulier du droit de grève, tout en respectant la liberté de l'ouvrier qui préfère continuer le travail (Très bien! très bien! au centre,)), qui veulent le développement scientifique des syndicats avec toutes ses conséquences — représentation légale du travail, crédit, assurances, — en un mot tout cet ordre nouveau dans lequel les hommes qui produisent se trouveront les uns vis-à-vis des autres, non dans un rapport de dépendance, mais dans un rapport d'association. (Applaudissements au centre.)

“ A côté des républicains qui comprennent ainsi le progrès démocratique et social il en est, dans la majorité, qui font des syndicats une arme tyrannique et révolutionnaire, de la grève un épisode de la guerre des classes, au risque de ruiner à la fois les patrons et les ouvriers, l'industrie et la marine, au profit de la marine et de l'industrie étrangères.

“ S'agit-il de la question religieuse? Il y a, sur les bancs de l'opposition et de la majorité des républicains qui entendent maintenir dans toute sa force ce principe de la suprématie du pouvoir civil, idée maîtresse de la Révolution française, qui ne sauraient admettre que le gouvernement se désintéresse de la marche et de l'organisation des congrégations religieuses et qui repoussent ce détestable mélange de la politique et de la religion dont la France a tant souffert, cet esprit de la Ligue, de la révocation de l'Edit de Nantes, des ordonnances de Charles X, ce long et furieux assaut dirigé, pendant la monarchie de Juillet, contre l'Université et couronné par la loi Falloux et la réaction

de 1850, qui a si durement frappé nos pères. (Vifs applaudissements au centre.)

“A côté des républicains qui pensent ainsi, il en est d'autres qui, par une conception toute différente, considèrent le catholicisme comme l'erreur, qui veulent un Etat prenant parti dans la lutte des croyances, armé en guerre pour ce qu'ils croient la vérité et retournant la parole de Bossuet: Le prince doit employer son autorité pour combattre les fausses religions. (Nouveaux applaudissements.)”

L'orateur a ensuite abordé la question de politique étrangère, à propos de laquelle il a signalé, dans le groupement des partis, la même confusion et les mêmes contresens. Et il a cité la phrase où M. Jaurès a désigné la triple alliance comme un “contrepois nécessaire au chauvinisme français et aux fantaisies franco-russes.”

En terminant, M. Deschanel a insisté de nouveau sur l'idée-mère de son discours:

“Il suffit, a-t-il dit, d'observer d'une part, tant d'affinités et de l'autre, tant de dissidences, pour montrer à quel point la situation actuelle est fautive. Elle ne profite qu'aux partis extrêmes en leur permettant de jouer un rôle disproportionné non assurément au talent de leurs membres, mais avec leur importance dans le pays. Si elle se prolongeait, elle nous mènerait à la situation où se trouve la Belgique.

“Il ne peut y avoir d'action véritablement féconde sans une communauté de vues sur un programme positif. Avec les programmes disparates, les consciences s'énervent et l'esprit public déconcerté s'abandonne à un scepticisme dangereux.

“Les idées demeurent; elles sont éternelles; elles sont les souveraines du monde et elles se vengent tôt ou tard de l'arbitraire des faits. J'ai foi en elles si on les sert avec courage pour tirer la France du paradoxe où elle se débat. (Applaudissements sur les mêmes bancs.)

“ Puisse une fraternelle entente entre les Français qui ne veulent ni de l’agitation réactionnaire, ni de l’agitation révolutionnaire, rendre à la politique française la qualité maîtresse du génie de notre race: la clarté. (Vifs applaudissements sur divers bancs à gauche, au centre et à droite.) ”

Beaucoup de journaux ont salué ce discours de M. Deschanel comme la préface d’une évolution dans les partis. Sans doute, l’ancien président de la Chambre et ses amis sont loin de la note juste quand ils parlent de la question religieuse. Mais cependant, s’ils réussissaient à briser la coalition néfaste qui règne depuis quatre ans et parvenaient à constituer un gouvernement indépendant de l’esprit jacobin, ce serait un incontestable progrès.

Le lendemain de cette séance, M. Ribot, l’un des chefs du parti progressiste, a prononcé un éloquent discours sur l’état des finances, et il a fait écho au langage de M. Deschanel.

Enfin, à une phrase ultérieure du débat, M. Jaurès est venu répondre à MM. Deschanel et Ribot. Il s’est efforcé d’expliquer les paroles qu’on lui avait reprochées, et il a développé toute une théorie humanitaire et démocratique au sujet de la guerre et de l’équilibre européen. Le leader socialiste, il faut l’admettre, a été très éloquent: il a du style, de la phrase, de la chaleur, de la verve oratoire. Mais ne serrez pas de trop près cette rhétorique parfois étincelante, car sous l’ampleur de la forme se dissimule une grande pauvreté d’idées. Cela n’a pas empêché les députés du bloc, fiers de leur tribun, de lui faire une ovation.

Quelques jours plus tard, c’est le premier ministre, M. Combes lui-même, qui a eu les honneurs de la séance. Mais on peut croire qu’il s’en serait bien passé. En effet, la sensation qu’il a causée n’est pas précisément de nature à consolider sa position. Il s’agissait du budget des cultes, et un radical-socialiste, M. Allard, en proposait la suppres-

sion, suivant l'usage antique et solennel. Comme tous ses prédécesseurs, modérés ou radicaux, M. Combes a combattu la motion. Mais, par une inspiration étrange chez un tel homme, il s'est appuyé sur un argument que nul d'entre eux n'aurait osé produire. Au lieu de s'abriter, comme ils le faisaient tous, derrière des raisons de diplomatie et de convenance politique, il a invoqué la nécessité des idées religieuses et l'insuffisance de la morale laïque. Il faut lire le compte rendu analytique de ce discours, avec les violentes interruptions dont il a été haché :

“ Quand vous aurez supprimé par un vote le budget des cultes, s'est écrié M. Combes, vous aurez jeté le pays dans un grand embarras, embarras qui tournera non seulement contre vous les consciences troublées, mais encore contre la République que vous aurez mise dans le plus grand péril. (Vives interruptions à l'extrême gauche et sur divers bancs à gauche.)

“ Un peuple n'a pas été nourri en vain, pendant une longue série de siècles, d'idées religieuses, pour qu'on puisse se flatter d'y substituer, en un jour, par un vote de majorité, d'autres idées répondant à celles-là. (Nouvelles interruptions à l'extrême gauche. — Très bien! très bien! au centre et à droite.)

“ Vous n'effacerez pas d'un trait de plume les quatorze siècles écoulés (Nouvelles interruptions sur les mêmes bancs) et, avant même de les avoir effacés, il est de votre devoir de connaître d'avance par quoi vous les remplacerez. (Interruptions à l'extrême gauche.)

“ *Voix à l'extrême gauche.* Nous ne les remplacerons pas.

“ *M. le Président du Conseil.* Je respecte les opinions de l'honorable orateur, mais je ne crois pas que la majorité, — que dis-je? la majorité, — la presque unanimité des Français, puisse se contenter, comme lui, de simples idées morales... (Vives protestations à l'extrême gauche. — Applaudissements au centre et à droite.)

“ Ces idées, il faut les étendre, les compléter par un enseignement que vous n'avez pas créé et que vous devez créer avant de songer à répudier l'enseignement moral qui a été donné jusqu'à présent aux générations. (Interruptions à l'extrême gauche. — Applaudissements au centre et à droite.)

“ Quand nous avons pris le pouvoir, bien que plusieurs d'entre nous, comme beaucoup parmi vous sans doute, fussent, au point de vue philosophique et théorique, partisans de la séparation des Eglises et de l'Etat, nous avons déclaré que nous nous tiendrions sur le terrain du Concordat.

“ Pourquoi? parce que nous considérons les idées religieuses que les Eglises répandent et qu'elles sont les seules à répandre, comme des idées nécessaires. (Vives interruptions à l'extrême gauche. — Applaudissements au centre et à droite.)

“ Nous les considérons à l'heure actuelle comme les forces morales les plus puissantes de l'humanité et, pour ma part, je me fais difficilement à l'idée que, dans notre société contemporaine, ceux qui n'auraient pas l'éducation première de M. Allard seraient suffisamment prémunis contre les périls et les épreuves de toutes sortes. (Interruptions à gauche. — Très bien! très bien! au centre et à droite.) J'aspire comme tous les députés de la gauche à l'époque que je voudrais prochaine, que je voudrais même immédiate, mais que je dois ajourner, où la libre pensée appuyée sur les seules doctrines de la raison pourra conduire les hommes à travers la vie; mais ce moment n'est pas encore venu. (Interruptions à gauche.) ”

Si l'on en croit les articles des journaux parisiens, les interruptions et les protestations qu'on vient de lire ne donnent pas encore une idée juste de la furieuse stupéfaction manifestée par la gauche radicale et socialiste en entendant son chef tenir un pareil langage. Etait-ce bien

l'exécuteur des hautes œuvres maçonniques qui parlait ainsi, qui proclamait avec éclat l'influence salutaire des idées religieuses!... M. Marcel Sembat monte à la tribune; au nom de l'extrême gauche il y apporte l'expression d'une réprobation indignée; et il jette à M. Combes cette suprême injure: "Ce sont là des paroles d'aumônier; ce ne sont pas les paroles d'un président du gouvernement républicain." Le premier ministre, très nerveux, pose alors d'un ton plutôt provoquant la question de confiance:

"Je ne sais, dit-il, si la majorité a pris le change.

"J'ai dit au Sénat, en défendant l'article 14 de la loi des associations: je suis un philosophe spiritualiste; je regarde l'idée religieuse comme une des forces morales les plus puissantes de l'humanité. (Applaudissements à droite et au centre. — Bruit à l'extrême gauche.)

"La majorité savait très bien qui j'étais quand elle m'a accepté comme président du conseil. Si elle trouve que je ne suis pas à ma place, elle n'a qu'à le dire. (Vifs applaudissements au centre.)"

Le mot "philosophe spiritualiste" a fait fortune. Et à tout propos, l'on affuble M. Combes de ce titre pompeux dans les journaux antiministériels.

Cet incident a créé un grand malaise dans le clan jacobin, la *Lanterne*, le *Radical*, ont reproché amèrement au premier ministre cette palinodie. La confiance des sectaires en M. Combes est ébranlée. Pourtant, il n'est point si coupable. Il a voulu simplement, suivant l'expression de M. Eugène Veuillot, "relier son présent à son passé et faire figure d'homme de gouvernement." Et il n'en continuera pas moins son œuvre de démolition et de persécution.

Un autre homme politique qui a perdu dans une large mesure les bonnes grâces des radicaux-socialistes, c'est M. Waldeck-Rousseau. L'ancien premier ministre était resté très en dehors des controverses depuis sa démission. Mais

il vient de faire une déclaration qui contrarie énormément les mangeurs de moines. La Commission nommée par la Chambre pour étudier les projets de loi relatifs aux congrégations, a décidé de recommander le rejet en bloc de toutes les demandes d'autorisation, de manière à étouffer les débats sur le mérite de chacune de ces demandes. Or M. Waldeck-Rousseau, dans un des bureaux du Sénat, a émis l'avis catégorique que chaque demande doit être étudiée séparément et faire l'objet d'une délibération sérieuse. Cette opinion, à laquelle la réputation juridique et le passé politique de son auteur donnent tant de poids, a provoqué un vif mécontentement dans les rangs de l'extrême gauche. La *Lanterne* signifie rageusement à M. Waldeck-Rousseau "qu'il retarde," et "que sa petite consultation ne sera pas entendue."

Tous ces divers épisodes indiquent-ils que le fameux "bloc" va bientôt se disjoindre? Dieu le veuille, pourvu que le régime actuel soit remplacé par quelque chose d'un peu plus tolérable.

\* \* \*

L'Eglise vient de faire une perte douloureuse par la mort de Son Eminence le cardinal Parocchi. Il était la lumière et l'ornement du Sacré-Collège. Théologien et lettré, orateur et érudit, homme de conseil et d'action, il réunissait un ensemble de qualités et de talents qui faisaient de lui une personnalité absolument supérieure.

Le cardinal Parocchi était né à Mantoue, en 1833. Il avait revêtu l'habit ecclésiastique dès l'âge de 15 ans. Après avoir exercé le ministère paroissial et s'être acquis une grande réputation comme conférencier, il fut nommé évêque de Pavie en 1875. Transféré au siège de Bologne en 1877, il fut appelé au cardinalat quelques mois plus tard. En 1884 Léon XIII lui confia le poste important et délicat de cardinal-vicaire. Enfin, à la mort du cardinal Mertel, il était devenu chancelier de la sainte Eglise.

Le cardinal Parocchi jouissait d'un immense prestige. On peut dire, sans crainte d'exagérer, que c'est une des plus grandes figures ecclésiastiques de notre temps qui vient de disparaître.

A l'occasion de ce décès, la *Vérité française* publie la statistique suivante:

“Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, avait, durant son long pontificat, créé 122 cardinaux et laissait à sa mort 6 chapeaux vacants. La mort faucha 62 cardinaux créés par lui et 57 créés par ses prédécesseurs; durant les 31 ans de son Pontificat Pie IX vit mourir 119 cardinaux.

“Par suite du décès du cardinal Parocchi, il ne reste plus qu'un seul cardinal de ce glorieux Pontificat: Son Eminence, le cardinal Oreglia di San Stefano, camerlingue de la sainte Eglise.

“Le cardinal Parocchi suit de près son collègue, le cardinal Aloisi-Masella, prodataire, décédé il y a deux mois à peine.

“Le décès du cardinal Parocchi est le 145<sup>e</sup> survenu sous le pontificat actuel.

“Par suite de ce décès, le Sacré-Collège ne se compose que de 58 cardinaux, le *plenum* étant de 70. Sur ce chiffre, on compte 35 Italiens et 23 étrangers, dont 7 Français, 6 Austro-Allemands, 4 Espagnols.”

En étudiant ces chiffres, on constate qu'il est mort sous le règne de Léon XIII soixante-trois cardinaux créés par Pie IX, et quatre-vingt-deux créés par lui, et qu'il en a créé en tout cent trente-neuf.

\* \* \*

Le 27 janvier dernier les premiers ministres des différentes provinces se sont réunis à Ottawa pour soumettre au gouvernement fédéral les résolutions qui avaient été adoptées, dans une conférence antérieure, à Québec. Ces résolutions ont pour objet un remaniement du subside

payé actuellement aux provinces par le gouvernement central.

D'après l'Acte constitutionnel de 1867, et les arrangements financiers convenus entre le Dominion et les provinces, ces dernières doivent recevoir d'abord, pour le soutien de leur législature, les sommes suivantes:

Ontario.....	\$80,000.00
Québec.....	70,000.00
Nouvelle-Ecosse.....	60,000.00
Nouveau-Brunswick.....	50,000.00
Manitoba.....	50,000.00
Colombie Britannique.....	35,000.00
Prince-Edouard.....	30,000.00

Outre ces sommes, les provinces doivent recevoir une subvention de 80 centins par tête de leur population, telle qu'établie par le recensement de 1861, pour Ontario et Québec; telle qu'indiquée par chaque recensement décennal, pour la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, jusqu'à ce que la population de ces deux provinces ait atteint 100,000 âmes; telle que fixée suivant un chiffre arbitraire et permanent pour l'île du Prince-Edouard, la Colombie et le Manitoba. Ces 80 centins, par tête, donnent présentement à chaque province: Ontario, \$1,116,872; Québec, \$889,252.80; Nouvelle-Ecosse, \$320,000; Nouveau-Brunswick, \$257,010.40; Manitoba, 122,004.80; Colombie, \$78,538.40; île du Prince-Edouard, \$87,262.40.

Comme on le voit, pour Ontario et Québec, c'est toujours le chiffre de leur population en 1861 qui détermine celui de leur subvention, et conséquemment cette subvention est restée immuable depuis 1867. Et cependant, la population d'Ontario a augmenté de 786, 856 âmes, et celle de Québec de 537,332, depuis 1861. En présence d'une pareille augmentation, qui a pour résultat de grossir, d'une part, les dépenses des gouvernements provinciaux, et de l'autre, les

revenus du gouvernement fédéral, est-il juste que la subvention payée par celui-ci reste stationnaire? Evidemment non. A la Confédération, les provinces se sont départies du revenu qu'elles tiraient des douanes et de l'accise, en faveur du pouvoir fédéral. Ce revenu était de \$11,580,968.25 en 1868; il est de \$38,245,223 aujourd'hui. Soit une augmentation de plus de \$27,000,000. Et la subvention payée à Ontario et Québec est restée la même. Il y a donc là une anomalie à corriger, un grief à redresser.

Les gouvernements provinciaux se sont occupés de cette question à plusieurs reprises. Dans notre province les cabinets Mousseau, Ross, Mercier et Flynn ont fait successivement des démarches auprès du gouvernement fédéral au sujet de l'augmentation du subside. En 1887, ce fut l'un des points principaux traités dans la conférence interprovinciale tenue à Québec. Aujourd'hui les ministres des provinces, après délibération, sont tombés d'accord sur des résolutions dont voici le texte:

“ Résolu: — 1. Que cette conférence est d'avis que l'on pourrait trouver dans la proposition suivante, la base équitable d'une répartition des montants payables annuellement par le Dominion aux diverses provinces, pour le maintien de leurs gouvernements et de leurs législatures, au lieu de l'allocation de quatre-vingt cents par tête payée jusqu'à présent, savoir:

“(A) Au lieu des montants actuellement payés, les sommes désormais payées annuellement par le Canada aux différentes provinces, pour le maintien de leurs gouvernements et de leurs législatures, devraient être comme suit:

- |   |           |
|---|-----------|
| (a) Quand la population est moindre que 150,-<br>000..... ..                | \$100,000 |
| (b) Quand la population est de 150,000 mais<br>n'excède pas 200,000..... .. | 150,000   |

(c) Quand la population est de 200,000, mais n'excède pas 400,000.....	180,000
(d) Quand la population est de 400,000, mais n'excède pas 800,000.....	190,000
(e) Quand la population est de 800,000, mais n'excède pas 1,500,000.....	220,000
(f) Quand la population excède 1,500,000.....	240,000

(B) Au lieu de la somme annuelle par tête actuellement accordée, la somme annuelle payable à l'avenir sera au même taux de quatre-vingts cents par tête, mais d'après la population de chaque province telle que constatée périodiquement par le dernier recensement décennal, jusqu'à ce que le chiffre de cette population excède 2,500,000; et au taux de soixante cents par tête pour l'excédent de cette population au delà de 2,500,000.

(C) Le chiffre de la population tel qu'établi par le dernier recensement décennal sera adopté, excepté pour la Colombie Britannique et Manitoba; et pour ces deux provinces, la population qui sera prise pour base sera celle sur laquelle, en vertu des divers statuts à cette fin, sont fixés les paiements annuels qui sont actuellement faits par la Puissance à ces provinces respectives, jusqu'à ce qu'il soit établi par le recensement que la population réelle est plus considérable, et alors ces paiements annuels devront être régis par le chiffre de la population ainsi établi."

Ces résolutions sont la reproduction textuelle de celles qui furent adoptées à Québec en 1887.

Les ministres provinciaux se sont aussi occupés du coût de l'administration de la justice criminelle, et ils ont adopté ces résolutions additionnelles:

"Attendu que cette conférence est d'avis qu'il est juste que le coût de l'administration de la justice criminelle au Canada soit défrayé par le gouvernement fédéral;

"En conséquence, il est résolu qu'à la suite de la propo-

sition précédente, le gouvernement du Dominion soit prié de prendre en considération la question des frais de l'administration de la justice criminelle ensemble avec les autres questions qui lui sont soumises, et qu'en sus des montants qui pourront être accordés aux provinces d'après les réclamations ci-dessus formulées, chacune d'elles reçoive à cette fin une somme proportionnée aux dépenses qu'elle sera obligée de faire de ce chef;

“ Cette conférence recommande de plus que toute répartition de ce montant soit basée sur la population de chaque province telle que constatée à chaque recensement décennal, et n'excède pas vingt cents par tête.”

Si le gouvernement fédéral accordait aux provinces leur deux premières demandes, voici l'augmentation de revenu dont chacune d'elles bénéficierait: Ontario, \$789,484; Québec, \$599,865; Nouvelle-Ecosse, \$167,659; Nouveau-Brunswick, \$137,886; Manitoba, \$211,952; Colombie, \$176,881; île du Prince-Edouard, \$70,000. Cela ferait une somme totale de \$2,153,933 que le gouvernement fédéral aurait à payer de plus par année.

On voit que cette question est de la plus haute importance pour les provinces. Si par exemple, nous avons à Québec \$600,000 de revenu additionnel, que de progrès nous pourrions réaliser dans le domaine de l'instruction publique, de l'agriculture et de la colonisation! Il importe au Canada tout entier que chacune des provinces ait des revenus suffisants pour développer ses ressources, dans les limites de sa juridiction, et s'acquitter avec une efficacité parfaite des devoirs dont elle est chargée. Espérons que cette question recevra bientôt une solution satisfaisante.

\* \* \*

C'est notre triste devoir de donner de temps à autre dans ces pages le note funèbre. Durant le dernier mois nous

avons eu à déplorer la mort du docteur Vallée, professeur à l'Université Laval de Québec, et surintendant médical de l'hospice de Beauport, décédé le 23 janvier. C'est une perte que l'on peut vraiment appeler irréparable. M. Vallée était un des hommes les plus éminents, nous ne disons pas simplement de Québec ou de la province, mais du Canada. Doué d'une intelligence forte et pénétrante, il l'avait fécondée par un labeur incessant. En médecine, c'était un maître, et, pour les maladies mentales spécialement, son autorité était reconnue sans conteste. Mais son puissant esprit ne s'était pas circonscrit dans les limites de la science médicale. Histoire, philosophie, belles-lettres, il avait poussé ses études dans toutes ces directions diverses, cultivé tous ces champs d'activité intellectuelle, et y avait moissonné des trésors de connaissances générales. Son érudition était vaste et sûre, et il l'enrichissait chaque jour par la lecture approfondie des œuvres les plus remarquables et des revues les plus fortement rédigées, publiées en Europe et en Amérique.

Le docteur Vallée avait un goût littéraire exquis, et un sens critique très affiné. Il possédait aussi le don oratoire à un haut degré, et c'était un charme que d'entendre ses conférences, fruit d'une longue élaboration quant à leur substance, mais improvisées dans leur forme où brillaient toujours une spontanéité, une correction et une clarté merveilleuses.

Les éloges funèbres, nous le savons, sont souvent excessifs. Mais nous sommes sûr de ne rien outrer en proclamant le docteur Vallée une sommité intellectuelle, un des Canadiens-Français les plus distingués de sa génération, un homme qui faisait honneur à sa race et à son pays. En écrivant cela, nous avons le sentiment d'accomplir un devoir de justice, et presque de réparation. Notre pauvre ami rayonnait dans un cercle relativement restreint; il avait l'ambition de la science, mais l'ambition de la publi-

cité retentissante lui faisait défaut. Il entrait dans son caractère un élément de timidité fière et de réserve digne qui l'éloignait des arènes où la renommée se livre parfois à l'audace, où la médiocrité bruyante reçoit trop souvent le prix dû au modeste mérite. Puisse l'hommage que nous lui rendons, après tant d'autres, contribuer à entourer sa mémoire de l'admiration qu'il a si peu recherchée durant sa vie.

Le docteur Vallée n'était pas seulement un savant, il était aussi un chrétien sincère et fervent. un époux et un père aimant et plein de sollicitude, un citoyen modèle. Sa vie restera comme un exemple de labeur, de dévouement à la science, de foi pratique, d'honorabilité et de droiture.

Au nom de la REVUE CANADIENNE nous offrons à la famille de l'éminent et regretté défunt, et à l'Université Laval dont il faisait l'orgueil, nos plus sympathiques condoléances.

*Thomas Chapais.*

Québec, 19 février 1903.

